

# L'EUROPE INDUSTRIELLE



VALAIS ET CHAMONIX.

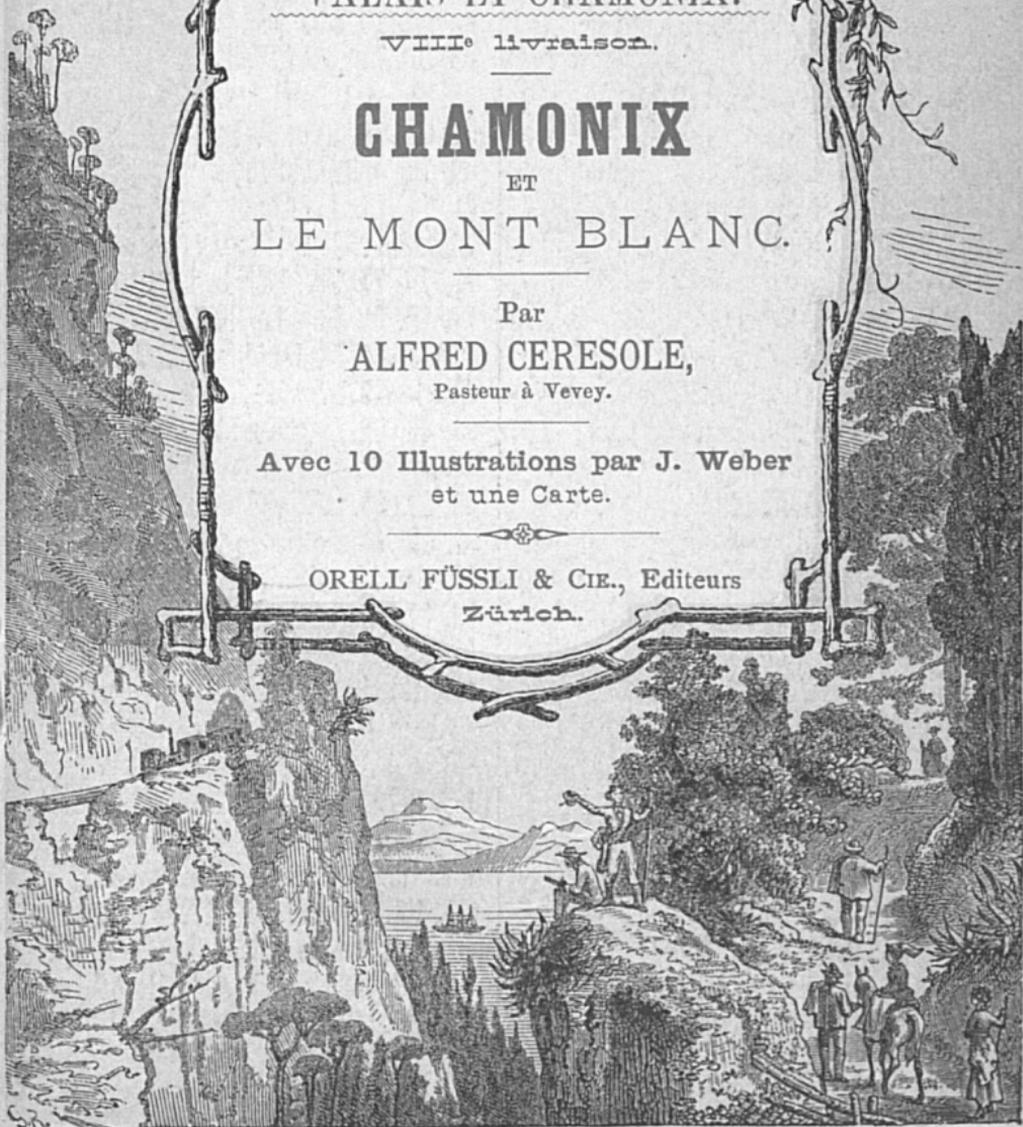
VIII<sup>e</sup> livraison.

## CHAMONIX ET LE MONT BLANC.

Par  
ALFRED CERESOLE,  
Pasteur à Vevey.

Avec 10 Illustrations par J. Weber  
et une Carte.

ORELL FÜSSLI & CIE., Editeurs  
Zürich.



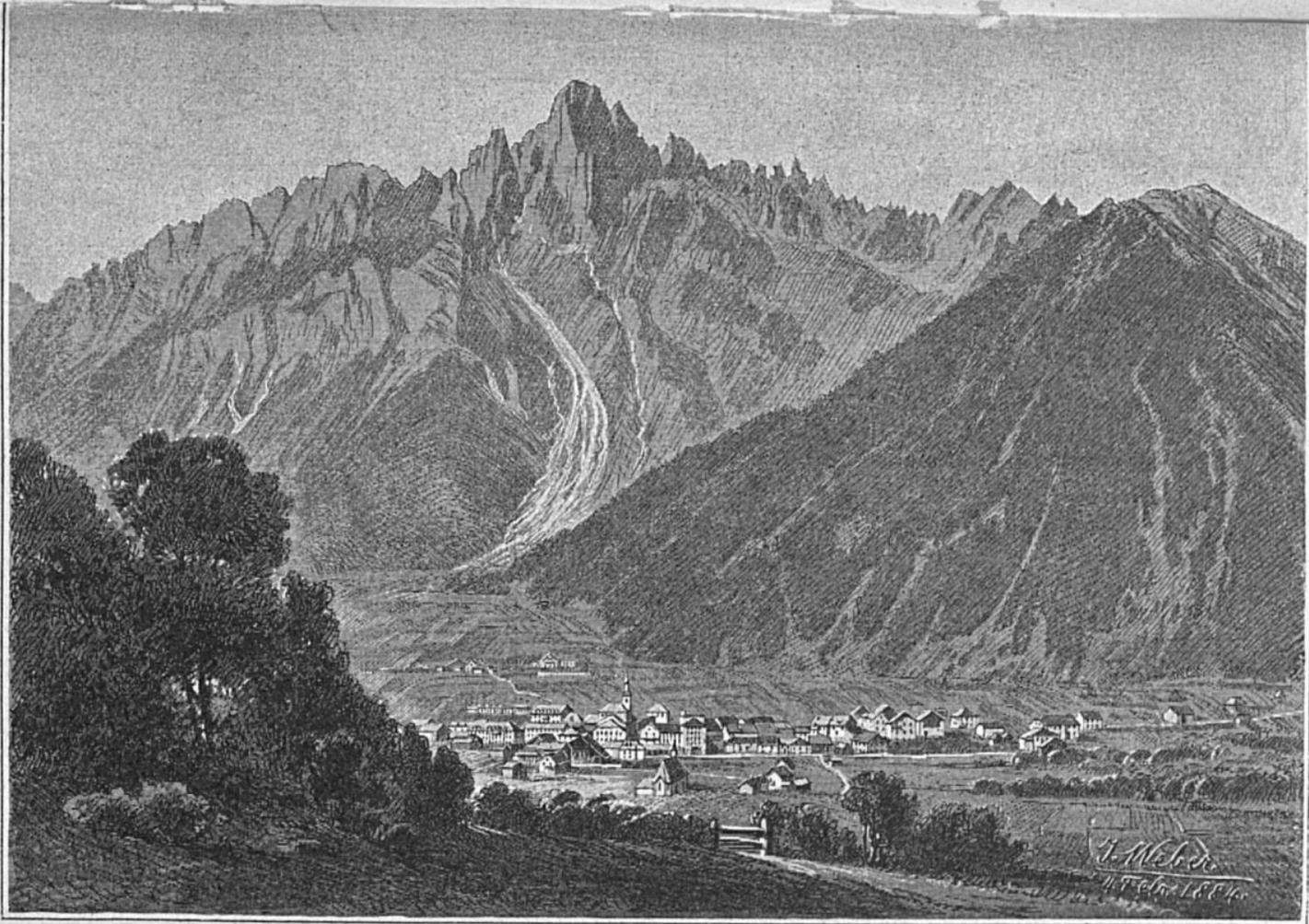
# L'EUROPE ILLUSTRÉE.

C'est sous ce titre que nous publions une série de descriptions de tous les bains, stations d'hiver, chemins de fer les plus intéressants, enfin de toutes les contrées de l'Europe qui, de préférence, sont visitées par les touristes.

Voici les titres des livrets qui sont publiés jusqu'à présent:

1. Le Chemin de fer ARTH-RIGHI
2. Le Chemin de fer de l'Uetliberg
3. Le Chemin de fer VITZNAU-RIGHI
4. Le Chemin de fer BORSCHACH-HEIDEN
5. 5a. BADEN-BADEN
6. THOUNE et LAC de THOUNE
7. INTERLAKEN
8. La HAUTE ENGADINE
9. BADEN en Suisse
11. NYON au lac Léman
12. CONSTANCE et ses environs
13. THUSIS
14. LUCERNE
15. FLORENCE
16. 16a. La GRUYERE
17. 18. MILAN
19. SCHAFFHOUSE et la chute du Rhin
20. RAGAZ-PEPERS
21. Les bains de KREUTH
22. 22a. VEVEY et ses environs
23. DAVOS
24. NOTRE-DAME-DES-ERMITES
25. Les Bains de REINERZ
26. 27. LE CLODS DE LA FRANCHISE
28. NEUCHÂTEL
29. 30. FRIBOURG en Brisgau
31. 32. GÖRBERSDORF en Silésie
- 33-36. LE ST-GOTTHARD
37. De PROBOURG à WALDENBOURG
38. 39. KRANKENHEIL-TÖLZ
40. 41. BATTAGLIA près Padoue
- 42-44. La Ligne Carinthie-Pusterthal
45. 46. 47. AJACCIO (Station d'hiver)
48. 49. LE BÜRGENSTOCK
50. 51. COIRE et ses environs
52. 53. GRATZ en Styrie
54. 55. De PARIS à BERNE
56. 57. AIX-LES-BAINS
58. 59. 60. DU DANUBE A L'ADRIATIQUE
61. 62. LE LAC DES QUATRE-CANTONS
63. LA BERGSTRASSE
64. 65. A travers L'ARLBERG
66. 67. 68. BUDAPEST
69. 70. HEIDELBERG
71. 72. 73. LOCARNO
74. MONTREUX
75. 76. 77. 78. MONT GENIS.
79. 80. 81. 82. LE PAYS DE GLARIS ET LE LAC DE WALENSTADT.
83. 84. WESSERLING (Vallée St-Amarin).
85. 86. 87. Le chemin de fer de la FORET-NOIRE.
88. 89. 90. LUGANO et les trois lacs
91. 92. Le chemin de fer du BRUNIG
93. 94. 95. ZURICH et ses environs
96. 97. De la FURKA à BRIGUE
98. 99. BRIGUE et le SIMPLON
100. 101. 102. ZERMATT, les vallées de Saas et de St-Nicolas
103. 104. 105. LOUÈCHE-LES-BAINS
106. 107. 108. Les vallées de TOURTEMAGNE et d'ANNIVIERS
109. 110. 111. SION et ses environs
112. 113. 114. 115. MARTIGNY et la vallée de la Dranse
116. 117. CHAMONIX et le Mont Blanc
118. 119. Le chemin de fer du PILATE
120. TERRITET.





VALAIS ET CHAMONIX.

---

VIII<sup>e</sup> livraison.

---

CHAMONIX

ET

LE MONT BLANC.

PAR

ALFRED CERESOLE

PASTEUR à VEVEY.

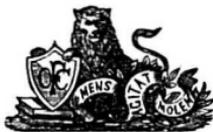
---



AVEC 10 ILLUSTRATIONS de J. WEBER

ET UNE CARTE.

246810



ZURICH

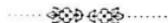
ORELL FÜSSLI & CIE., Editeurs.

TA 519, h

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	Page
<i>Introduction.</i> Jadis et aujourd'hui ... ..	619
<i>Pour se rendre à Chamonix.</i> Deux routes ... ..	623
<i>Chamonix:</i> La vallée. Le village. La population ... ..	631
<i>Notes historiques</i> ... ..	638
<i>Le Mont Blanc.</i> Le sommet. Le massif ... ..	642
<i>Les ascensions au Mont Blanc.</i> Balmat. De Saussure. Les dames. La science. Les catastrophes ... ..	649
<i>Promenades, excursions et ascensions diverses</i> ... ..	662
<i>Guides, cabanes et glaciers</i> ... ..	672
<i>Légendes et vieilles coutumes</i> ... ..	681
<i>Renseignements divers</i> ... ..	688
<i>Poés'ie</i> ... ..	690





## Introduction.

---

### Jadis et aujourd'hui.

*La „montagne maudite“ est devenue pour  
Chamonix la montagne bénie.*

Voir Naples et mourir!“ . . . s'écriaient autrefois, dans une aspiration quelque peu mélancolique, en songeant à l'Italie et au soleil méridional, les peuples du nord lassés de leurs froids brouillards et de leur ciel gris.

„Voir les Alpes, y courir!“ disent aujourd'hui avec une virilité plus joyeuse des milliers de nos semblables que la haute montagne convie chaque été et auxquels, avec un charme et une variété toujours nouvelles, elle ouvre les trésors des plus nobles jouissances et des plus doux souvenirs.

Elle n'a cependant pas toujours exercé ce prestige. On peut même affirmer que jusqu'au milieu du siècle passé, nos Alpes, avec leurs grands dômes neigeux balayés par les vents, leurs hauts pics dénudés, foudroyés par la tempête, leurs glaciers striés par de sinistres crevasses, leurs moraines improductives et leurs terribles avalanches, étaient bien plutôt un objet d'effroi, pour ne pas dire d'horreur. On en avait peur. On ne se hasardait dans les sauvages solitudes que poussé par la passion de la chasse, par la recherche de quelque plante ou de quelque trésor, ou encore pour décrocher un cristal au flanc de quelque rocher. On craignait sans doute qu'en s'aventurant trop haut dans les solitudes, l'audace humaine ne fût châtiée par la colère de quelque génie offensé.

Les choses ont bien changé depuis un siècle. Jean Jaques Rousseau, H. B. de Saussure, le Doyen Bridel, Rod. Tœpfer et bien d'autres après eux, en décrivant avec autant d'amour que de précision les paysages et les grandes scènes alpestres qui enthousiasmaient leur âme, ont puissamment contribué, de concert avec les Clubs alpins, venus après eux, à changer ces idées contre des conceptions moins puérides et plus correctes.

Chamonix, tout particulièrement, en sait quelque chose. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce nom fut totalement ignoré des voyageurs, car c'est à peine si, au XVII<sup>e</sup> siècle, le Mont Blanc figure sur une carte; bien que cependant son sommet se vit de soixante lieues à la ronde. Durant des milliers d'années, aucun écrivain ne daigna y prendre garde. Absolument méconnu, le monarque des Alpes plane, dans sa glaciale fierté, sur le silence inouï des savants, des géographes et des voyageurs. On peut dire que ce n'est guère que depuis cent cinquante ans que ce géant de glace a vu éclore sa célébrité.

Les touristes qui y contribuèrent les tout premiers furent deux Anglais: MM. Windham et Pockocke, qui, en l'année 1741, se mirent à la tête d'une caravane de treize personnes, remontèrent la vallée de l'Arve et atteignirent plus haut que les sources de l'Arveyron, en suivant des chemins plus que primitifs. On bivouaqua à Chamonix sous la tente, au Mont-envers sous un rocher et on rentra à Genève pour décrire les merveilles du glacier des Bois dont on avait vu les bords et qu'on baptisa du nom pompeux de „Mer de glace“. „Imaginez, — dit M. Windham aux Genevois, — votre lac agité par un vent violent et gelé tout d'un coup, peut-être encore cela n'y ressemblerait-il guère.“ Mais, chose curieuse: dans les descriptions de la contrée, telles que nous les ont laissées les premiers éclaireurs de la grande armée des touristes, pas un mot pour le dominateur des Alpes!

En 1742, nouvelle expédition! C'est une caravane genevoise comptant dans ses rangs un botaniste et un ingénieur géographe du nom de Pierre Martel. Celui-ci prit à cœur

de déterminer la position et la hauteur de quelques sommités. Il en signala trois, au nombre desquelles se trouve le Mont Blanc, appelé aussi la „montagne maudite“, qui, dit-il, „passe pour la plus haute des glaciers et peut-être des Alpes.“

Telles furent les deux premières expéditions ayant pour but de connaître la vallée supérieure de l'Arve et le plus haut massif de l'Europe. Bien que l'éveil fût donné, il se passa néanmoins une vingtaine d'années encore avant que des voyageurs quelque peu nombreux daignassent placer cette contrée dans leurs projets d'excursion.

Cependant, dans le dernier quart du siècle passé, deux „citoyens de Genève“ : le peintre sur émail *Marc Théodore Bourrit*, né en 1739, „vrai type du touriste passionné“, et le savant naturaliste *Horace Bénédicte de Saussure* (1740—1799), surnommé „l'Homère des Alpes“, à cause des pages remarquables qu'il a laissées sur ses voyages, s'éprirent tous deux d'un même enthousiasme pour tenter la conquête du Mont Blanc. Pour y réussir, de Saussure fit publier dans les villages de la vallée de Chamonix qu'il donnerait une forte récompense à celui qui trouverait une voie d'accès pour atteindre le sommet de la montagne. Un jeune Chamoniard, Jaques Balmat, se mit à l'œuvre avec une tenacité et une intrépidité admirables ; il eut le bonheur de réussir, et, avec le docteur Paccard d'abord, puis, avec de Saussure ensuite, sonna le premier victorieusement le clairon d'assaut de ce massif inconnu. En effet, le 8 août 1786, la blanche coupole du plus haut donjon de nos Alpes entendait pour la première fois un être humain jeter vers le ciel le „iouhé!“ de la victoire, et, le 3 août de l'année suivante, de Saussure, à la tête d'une caravane de montagnards, conduite par Balmat, gravissait à son tour la cime, pour y procéder à ses célèbres observations scientifiques.

Dès lors, le nom du „Mont Blanc“, comme celui de Chamonix, furent dans toutes les bouches. L'hospitalier presbytère de la paroisse (*le Prieuré*), — qui, seul, pendant longtemps, avait logé et nourri de rares voyageurs, — dut se déclarer insuffisant pour faire bon accueil aux touristes toujours

plus nombreux qui remontaient la vallée. On se décida à construire. On appela des architectes et des maçons. On bâtit des auberges. Le village s'agrandit. La population s'accrut. Maîtres d'hôtels et sommeillers, guides et porteurs, voituriers et muletiers se tinrent prêts pour servir la clientèle. Aussi aujourd'hui, un siècle seulement après la victoire de Balmat, quinze mille voyageurs par an prennent-ils la route de Chamonix, assurés d'y trouver toujours, si ce n'est la pittoresque simplicité de jadis, du moins tout ce qui peut être de nature à rendre leur séjour agréable, au sein de cette admirable contrée et de son intelligente population.





## Pour se rendre à Chamonix.

### Deux routes.

*Ce monde il est ouvert au poète qui rêve,  
A l'artiste, au grave penseur;  
Il est ouvert à tous, car toute âme s'élève  
Au spectacle de sa grandeur.*

Le voyageur qui remonte la vallée du Rhône, en venant de France en Suisse, peut, pour atteindre Chamonix, quitter la rive gauche de ce fleuve en deux endroits : à Genève ou en Valais. De Genève, on suit, en se dirigeant vers le nord-est, la large et belle vallée de l'Arve, et on atteint Chamonix en 8 heures, en voiture, et en 18 heures, à pied. Du Valais, on se dirige au sud-ouest, depuis Martigny, par le col de la Forelaz, ou, depuis Vernayaz, par Salvan et Fins-Haut, pour atteindre le Châtelard, franchir le col des Montets, (si l'on ne veut pas faire à pied celui de Balme) et atteindre le pied septentrional du Mont Blanc, en 8 heures.

La première de ces routes, la plus large et la plus connue, longe tantôt la rive droite, tantôt la rive gauche de l'Arve, en traversant la Savoie dans une de ses parties les plus riches et les mieux cultivées. La seconde, plus alpestre et plus encaissée, utilise le territoire suisse jusqu'au-delà du Châtelard, en parcourant des sites sauvages, le long des bords du Trient et de l'Eau noire, pour entrer en France, gravir le col déboisé des Montets et descendre sur Argentière et Chamonix par le nord-est.

Quelques mots sur chacune de ces deux routes seront ici à leur place.

\* \* \*

1. *De Genève*, où le voyageur trouve un service de Messageries parfaitement organisé, le trajet se fait ordinairement sur de grandes voitures à cinq chevaux, munies de places nombreuses, soit à l'intérieur, soit sur l'impériale. On passe par Chêne, Annemasse (premier village français), Naugy, Bonneville (chef-lieu d'arrondissement). Depuis là, après avoir eu presque toujours devant les yeux le cône pyramidal du Môle (1862 m), on laisse cette montagne à sa gauche puis derrière soi, pour atteindre la pittoresque et horlogère petite ville de Cluses, dont les hauts rochers qui la dominant vont retentir des sifflets de la locomotive.

De Cluses, où l'on s'arrête volontiers, on reprend sa course pour entrer dans une gorge aux aspects variés, longer l'Arve de près, admirer la beauté des rochers et des forêts qui l'encadrent, saluer plus loin de beaux vergers ombragés par des noyers, des châtaigniers ou des chênes, laisser à sa gauche la haute grotte de Balme, ainsi que les cascades qui, des hauteurs, descendent en rubans d'argent ou en fine poussière, traverser les jolis villages de Magland et de St-Martin et arriver à Sallanches.

Ici, la vallée s'élargit avec une splendeur nouvelle et avec un fond superbe. Les Alpes neigeuses sont là comme à deux pas; le Mont Blanc semble tout près. Il apparaît ici dans toute sa gloire et dans sa majestueuse blancheur. A sa gauche, se dressent les Aiguilles Vertes et du Midi (qui dominent Chamonix), le Tacul et le Mont Maudit; plus en avant, le Dôme et l'Aiguille du Goûter font briller leurs neiges étincelantes au soleil de midi ou les laisseront s'endormir le soir dans le rose le plus pur, aux derniers rayons du jour. Il faut profiter de ce coup d'œil; d'autant plus que le géant des Alpes se voit beaucoup mieux à quelque distance que lorsqu'on se trouve immédiatement à ses pieds.

A quatre kilomètres de Sallanches, le tracé d'une route nouvelle permet de gravir le défilé de Servoz sans être forcé, comme jadis, de changer de voiture. On laisse à sa droite le chemin qui conduit aux bains de St-Gervais. On monte insensiblement, en suivant de hautes parois taillées à coups de mines. On tourne à droite, non sans arrêter ses regards sur un antique petit tunnel romain, construit, dit-on, pour permettre jadis la sortie des eaux du lac supérieur maintenant disparu. Servoz se voit sur l'autre rive avec ses chalets entourés de verdure et ses belles Gorges de la Diosaz. De là, sans monter beaucoup, on s'engage à travers l'ombre des sapins, surmontés à l'horizon par des flèches granitiques et de hauts glaciers.

La route fléchit ensuite à gauche et la vallée de Chamonix se montre soudain largement encadrée par les parois du Brévent à gauche et, à droite, par les gigantesques escarpements du Mont Blanc. Entre les bois et jusqu'au milieu de prairies, descend la blanche coulée des glaciers. Le premier qui frappe le regard est celui de *Tacomaz*; plus loin, celui des *Bossons*; plus loin encore, le *Glacier des Bois*, qui dessine ses dentelles d'argent au pied de l'Aiguille du Dru, dont la cime s'élance vers le ciel comme la flèche d'une cathédrale.

C'est à une distance presque égale de l'extrémité inférieure de ces deux derniers glaciers que se laissent voir, sur les deux rives de l'Arve, à une altitude de 1050 mètres, les maisons blanches aux toits couverts d'ardoises du bourg de Chamonix, dont la rue principale court dans le sens de la vallée et dont l'autre est orientée dans le sens contraire. Au haut du village, se montre l'Église, avec ce qui reste de son ancien „Prieuré“, et, dans le bas, des maisons à l'aspect propre, des magasins en grand nombre, des hôtels bien tenus ayant comme encadrement, à quelque distance, des hameaux et des chalets disséminés.



*Col de la Forclaz.*

2. Si l'on veut arriver à Chamonix en venant du nord, c'est-à-dire *du Valais*, on pourra partir de *Martigny* ou de *Vernayaz* (deux stations du chemin de fer de la Suisse Occidentale).

En quittant la station de Martigny, on monte d'abord par une belle route carrossable jusqu'au col de la *Forclaz* (1295 m), pour descendre sur Trient (dernière paroisse valaisanne de la frontière suisse), passer par le sauvage et grandiose défilé de la Tête Noire, franchir un tunnel, longer le torrent pittoresque de l'Eau Noire et atteindre la frontière française au *Châtelard*.

Pour arriver au même point, en quittant la vallée du Rhône, à Vernayaz, on pourra suivre une route moins large, mais ouverte aussi aux voitures. On montera les cinquante lacets ombragés de châtaigniers qui conduisent au village de Salvan, puis, de forêts en forêts, de contours en contours on arrivera aux chalets de Fins-Haut, pour descendre sur Châtelard et rejoindre la grande route.

De là, le chemin suit le fond de la vallée au milieu des forêts de sapins ou de mélèzes. A mesure que s'effectue la montée, les bois s'éclaircissent, les pentes de la vallée s'élar-

gissent, les prairies, les champs cultivés s'étalent au soleil. Voici Vallorsine, chef-lieu de commune et de paroisse, avec sa vieille église, flanquée d'un contre-fort anguleux pour la protéger contre les avalanches. Voici, sur la droite de la vallée, le Buet, qui fait voir à l'horizon sa tête altière. A ses pieds, bondissent les cascades de Barberine et de Bérard, qui méritent une visite. Encore quelques contours, et la route vous conduit au col des Montets dont les pâturages dépouillés de sapins retentissent en été du bruit joyeux des clochettes des troupeaux.

Ici, l'œil présente une surprise. Un air plus vif éveille les sens. En effet au moment de descendre sur Ar-



*Argentière et le Glacier d'Argentière.*

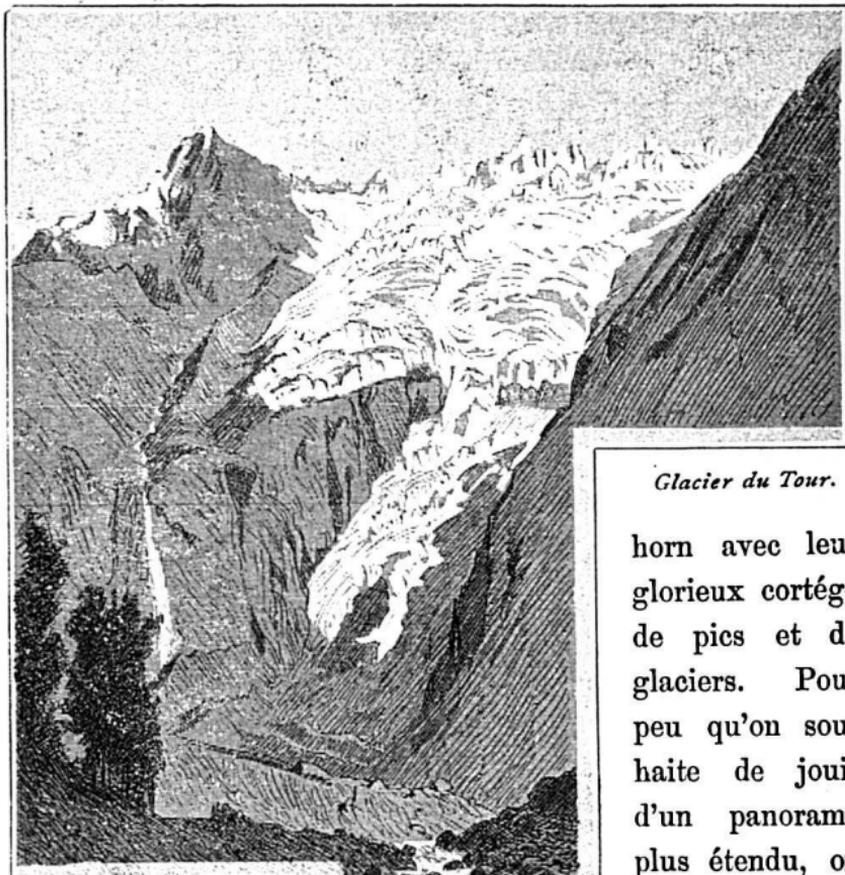
gentière, les gloires du Mont Blanc éclatent à vos yeux. Voici le splendide glacier d'Argentière, que commandent à gauche l'Aiguille du Chardonnet, à droite, l'Aiguille Verte. Voici des pics sans nombre, avec leur blanche auréole de glace et de névés. Voici surtout, là-bas, ou plutôt là-haut, dans le grand

ciel bleu, le front glacé, superbe, drapé de neiges éternelles, le sommet royal, le dôme majestueux du Mont Blanc.

En suivant une descente agréable, on atteint Argentière, dont le joli clocher a vu de bien longs hivers ; sans qu'il se soit lassé cependant d'envoyer aux échos de la vallée et jusqu'aux blancs séracs qui semblent descendre à son appel, les joyeux accords de sa sonnerie.

Depuis Argentière, entre les Aiguilles Rouges et la chaîne du Mont Blanc, on descend le long de l'Arve, dont les eaux grises courent au Rhône et à la mer. La route est spacieuse et bien entretenue. Elle passe tantôt dans des forêts tantôt le long des prairies, au pied du glacier des Bois. Voici le village de Praz, situé aux avant-postes du chef-lieu de la vallée. A trois quarts d'heure du pont, qui, près de là, franchit la rivière, se montre enfin ce centre aimé des montagnards et des touristes, le joli Bourg de Chamonix.

Avant que la route du col des Montets, que nous venons de décrire d'une manière très sommaire, ait été achevée (1887), les piétons et les mulets suivaient, après avoir franchi la Forclaz, un chemin superbe, mais plus long : nous voulons parler du *Col de Balme*. Pour suivre ce chemin de montagne, on prend, au fond du val de Trient, un sentier qui passe par le bois Magnin et on atteint le col, dont la vue est depuis longtemps célèbre. Si le ciel n'est pas trop voilé, on voit d'abord, dans la direction du sud-ouest, la vallée de Chamonix, avec le massif du Mont Blanc, à gauche, et la chaîne des Aiguilles Rouges et du Brévent, à droite. Derrière celle-ci, apparaît, sous l'aspect d'un dôme arrondi, le fameux Buet, puis le Mont Loriaz, le Gros Perron et Bel Oiseau. En se tournant au nord, l'œil découvre, au-delà de la Forclaz, la plus haute cime des Alpes vaudoises (les Diablerets), la vallée du Rhône, dont l'encadrement lointain se perd dans la brume,



*Glacier du Tour.*

horn avec leur glorieux cortège de pics et de glaciers. Pour peu qu'on souhaite de jouir d'un panorama plus étendu, on n'aura qu'à monter, à quinze minutes au nord du col, sur un des sommets qui ser-

puis les blancs sommets qui séparent le Valais du canton de Berne, savoir la Jungfrau, le Finsteraarvent d'avant-mont à la Croix de Fer (2340 m), dont le dangereux accès coûta la vie, en 1791, au jeune Escher, de Zurich.



Après avoir admiré cette vue, on redescendra, à travers les très longues et vertes pentes des pâturages, au village du *Tour*, que domine le glacier de ce nom et on atteindra Argentière.

Le glacier du *Tour*, situé entre l'Aiguille du *Tour* et l'Aiguille du *Chardonnet*, domine à l'est le fond la vallée de

Chamonix. Les sources supérieures de l'Arve n'ont ici pour entourage que de pauvres chalets et quelques maigres champs de céréales. Le froid et des neiges abondantes ne permettent que difficilement aux arbres d'y grandir.

\* \* \*

Aux voyageurs qui en ont le loisir, nous conseillons de venir à Chamonix par une des routes que nous venons de décrire et de s'en retourner par l'autre.





## Chamonix.

---

La vallée. Son sol, ses produits, son climat.

Le village.

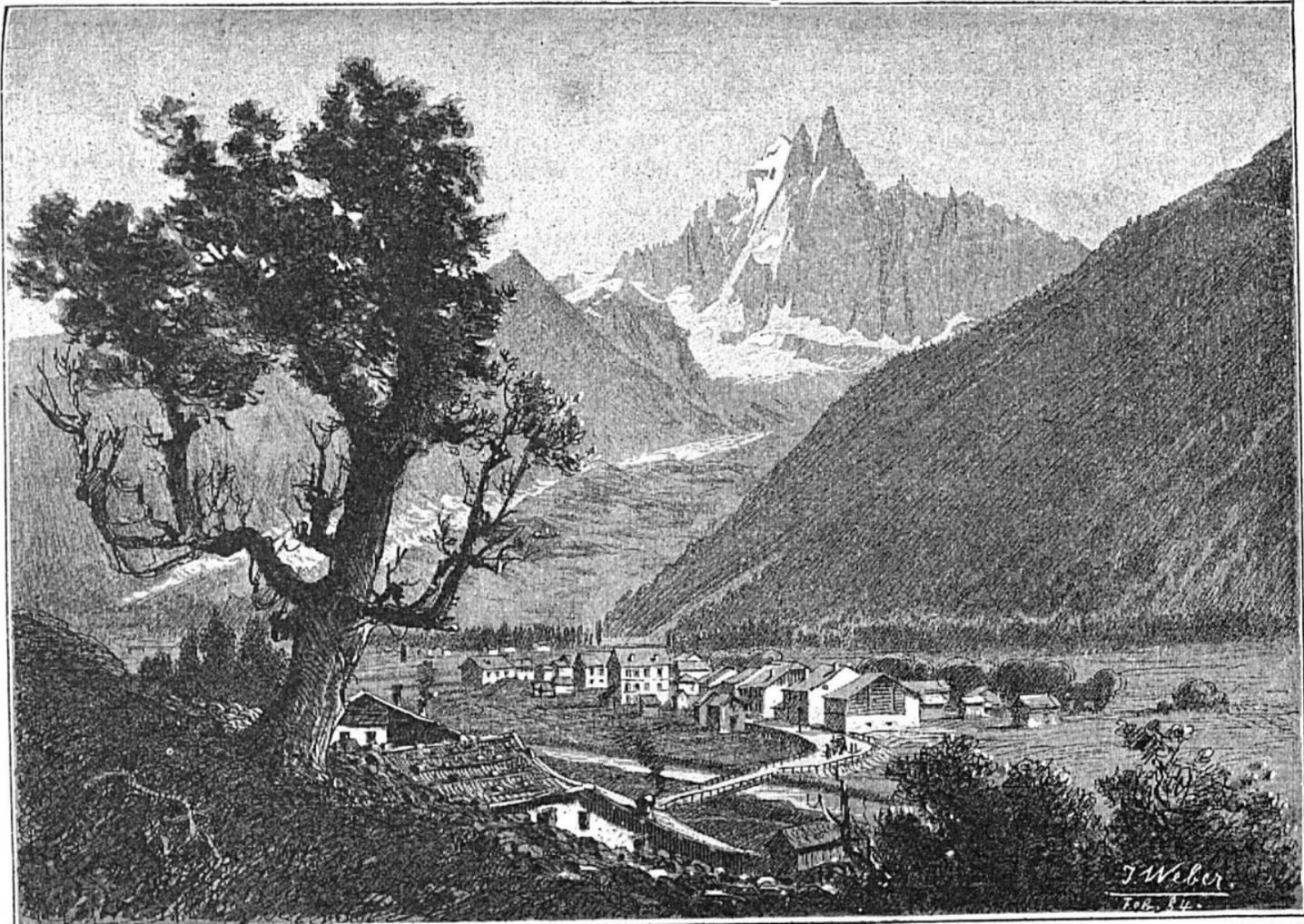
*Il sera toujours difficile d'être à la fois court,  
lisible et complet.*

La vallée de Chamonix (*campus munitus*, champ clos) est arrosée par l'Arve, qui descend du nord-est au sud-ouest, au midi, sur un espace de quatre à cinq lieues. Elle a pour horizon, au midi, la chaîne du Mont Blanc, et, au nord, la chaîne du Brévent et des Aiguilles Rouges. Le col de Balme termine la vallée au nord-est et les monts Lachat et de Vaudagne au sud-ouest.

Avec ses grandes prairies, ses champs cultivés, ses bois de sapins et de mélèzes couronnés de hauts rochers et encadrés par des neiges éternelles, cette vallée offre en été un aspect aussi riant que majestueux. L'hiver, il est vrai, y est fort long. Il amène des chutes de neige abondantes et dure près de sept mois, du milieu d'octobre au commencement de mai. La longueur de cette saison, ainsi que les blanches gelées qui se produisent même en été, ne permettent pas aux arbres délicats de prospérer dans la contrée. Aussi ne voit-on dans le bas de la vallée, ni châtaigniers, ni chênes, ni noyers, ni aucun arbre fruitier, si ce n'est quelques petits pruniers, cerisiers et pommiers sauvages, dont la récolte est de maigre importance.

Les principaux produits du sol sont le lin, l'avoine, l'orge, les fèves et des pommes de terre d'une qualité distinguée. Les pâturages supérieurs et l'excellent fourrage des prairies permettent, avec le commerce du bétail, de fournir du lait en abondance et des fromages justement appréciés. De magnifiques forêts de sapins et de mélèzes sont l'objet d'une exploitation productive. Grâce à l'arôme de leur pollen, elles permettent aux abeilles de fabriquer un miel de couleur brunâtre, devenu pour les Chamoniards un article d'exportation aussi considérable que recherché.

La population de la vallée est laborieuse et intelligente. Elle vit non seulement des produits de l'agriculture, mais encore du gain fourni par le séjour des étrangers et par diverses exploitations spéciales. Ainsi, aux carrières des Pozettes, près du Col de Balme, on extrait des ardoises qui, comme celles de Salvan, sont fort recherchées. Les environs d'Argentière fournissent, outre un fort beau granit, de la chaux maigre ou hydraulique. Sous la Flégère, où se trouvent des gisements de porphyre noir, on exploite une chaux grasse d'excellente qualité. La montagne de la côte (près des glaciers des Bossons et de Taconnaz) donne du plâtre. On travaille le tuf au Biolley et aux Houches. Sur le territoire de cette commune, se trouvent une mine de plomb, de cuivre et d'argent (à Ste-Marie) et, près de là, un gisement d'antracite. D'autre part, l'arrivée des étrangers a donné lieu, non seulement à l'industrie des hôtels et de tout ce qui s'y rattache, mais encore à un commerce assez considérable de cristaux, d'articles de fantaisie et d'objets nécessaires aux alpinistes. A côté des vitrines, où s'étalent ces divers produits de l'industrie locale, voici encore des tanneries, des ateliers de sculpture, des fabriques et magasins de clochettes et de „senailles“, dont les sons alpestres feront le bonheur des pâtres et des troupeaux sur les pâturages de la Savoie et des pays d'alentour. Ajoutons enfin que depuis peu a commencé à Chamonix une exploitation nouvelle: celle d'une eau thermale.



J. Weber  
F. B. 1872.



Près du village, dans une prairie découverte, sort en effet une source sulfurique, qui, depuis peu, a été captée par la Société immobilière et industrielle de Chamonix. Cette eau parfaitement limpide, — dont l'odeur est un peu celle des œufs couvés et la température de 9<sup>0</sup> centigrades, — offre une grande analogie avec celle de St-Gervais. Elle est sulfureuse, alcaline et sulfatée. Elle peut être employée d'une manière interne, comme *boisson* laxative et, comme remède, contre toutes les affections chroniques de l'appareil respiratoire. Elle est utilisable d'une manière externe comme *bains*, douches et injections (en vue des maladies de la peau et des rhumatismes), ainsi que pour des inhalations.

Au point de vue climatérique et hygrométrique, Chamonix offre une assez grande analogie avec Genève, avec cette différence cependant que les brouillards y sont presque inconnus, les chutes de neige plus abondantes, l'air plus sec et plus pur. L'atmosphère résineuse qu'on respire dans le voisinage des forêts de sapins est des plus toniques. Elle offre, comme à Davos, des conditions très favorables pour la guérison des maladies de poitrine.

La „*Revue Savoisienn*e“ du mois de décembre 1886, dans un résumé d'observations météorologiques consciencieusement faites, indique pour la température de Chamonix, en 1885, les moyennes mensuelles suivantes : Janvier — 5,70<sup>0</sup>; février 1,90<sup>0</sup>; mars 3,76<sup>0</sup>; avril 7,92<sup>0</sup>; mai 8,43<sup>0</sup>; juin 17,00<sup>0</sup>; juillet 17,03<sup>0</sup>; août 15,17<sup>0</sup>; septembre 12,14<sup>0</sup>; octobre 5,22<sup>0</sup>; novembre 5,40<sup>0</sup>; décembre — 3,53<sup>0</sup>. La moyenne de la température de l'année 1885 a été à Chamonix de 7,06<sup>0</sup>; tandis qu'elle a été de 8,63<sup>0</sup> à Bonneville et de 10,32<sup>0</sup> à Annecy. Si ce n'étaient les neiges, le séjour à Chamonix serait à recommander en hiver. En tous cas, le mois de septembre et même le commencement d'octobre, qui voient, bien à tort, les étrangers quitter cette vallée sont un moment fort beau pour la contempler dans ses riches teintes d'automne, avec ses admirables couchants et avec l'animation que donnent de nombreux troupeaux, dont les champêtres symphonies retentissent au loin.

En l'année 1885, la plus haute température a été, le 29 juin, de 33<sup>0</sup> et la plus basse, le 14 janvier, de — 20,02<sup>0</sup>. Ecart: 53,2<sup>0</sup>. Pour la même année, les températures extrêmes étaient à Bonneville de 36<sup>0</sup> et de — 21<sup>0</sup>. Ecart: 57<sup>0</sup>.

Quant aux jours de pluie ou de neige, on a compté, en 1885, à Chamonix 146 jours pluvieux ou neigeux, avec un total d'eau recueillie de 1175 millimètres. Le maximum d'épaisseur de neige mesuré au village a été de 1,85 m.

Les forts coups de vent, qui, sous l'action de l'air chaud du midi (*fœhn*), produisent, dans d'autres vallées des Alpes, des perturbations fréquentes et souvent redoutables, sont assez rares dans la contrée qui nous occupe. Ils se produisent plutôt au printemps ou en automne, mais d'une manière assez modérée. Cependant, à des intervalles de dix, vingt ans, on a vu de vrais cyclones ravager des forêts entières et enlever les toits des maisons. Ces coups de vent n'ont cette violence que pendant quelques moments. Ce phénomène atmosphérique dure ordinairement trois jours.

\* \* \*

La vallée de Chamonix, au point de vue ecclésiastique, fait partie du diocèse d'Annecy. Elle est divisée actuellement en trois paroisses, après en avoir formé une seule pendant longtemps. Ces trois paroisses sont: 1<sup>0</sup> celle de *Chamonix* (avec „le prieuré“ au centre) comptant, en 1881, 1868 habitants; 2<sup>0</sup> celle d'*Argentière*, avec 562 habitants, et 3<sup>0</sup> celle des *Houches*, constituée la dernière, en l'année 1735. Les villages de Vallorsine (au-delà du col des Montets) et de Servoz (à l'entrée de la vallée) forment des paroisses distinctes.

Au point de vue civil et administratif, Chamonix et Argentière constituent une seule commune, avec une population qui était, en 1881, de 2480 habitants.

Le village de Chamonix, appelé encore par les montagnards de la vallée „le Prieuré“ ou aussi „Vers l'Eglise“, est, depuis l'année 1869, un des chefs-lieux de canton de la Haute Savoie.

Un couvent de moines bénédictins y fut fondé en 1090. Il devint la proie des flammes en 1758. De nombreuses constructions se groupèrent, dès le moyen-âge, autour du Prieuré et de son église, mais elles eurent gravement à souffrir, soit par les eaux, soit par l'incendie. Une des dernières inondations de l'Arve eut lieu en 1852, et, en 1855, le tocsin d'alarme annonçait à tous les échos de la vallée que le village était consumé par les flammes.

Dès lors, Chamonix s'est relevé de ses ruines. Les maisons sont en pierres et bien bâties. Les deux rues principales sont larges et propres. L'eau coule avec abondance. La mendicité n'existe pas. L'éclairage au gaz a été introduit depuis 1880. Les hôtels sont bien tenus et bien administrés. On sent, en séjournant dans cette contrée, que, malgré le flot des étrangers, la population n'en en pas subi, comme en d'autres endroits, de trop fâcheuses conséquences. L'intempérance et l'oisiveté, la débauche et la misère n'y produisent que peu de ravages.

Il y a, à Chamonix, deux églises. L'une est consacrée au culte catholique, l'autre au culte réformé.

L'église catholique ou paroissiale domine le village. Dans le cimetière qui l'entoure, reposent plus d'une victime des ascensions alpestres. Au pied des marches qui conduisent au temple, on a élevé, au mois d'août 1878, un monument à la mémoire de Jacques Balmat. Ce monument se compose d'un bloc de granit dans lequel on a incrusté un médaillon de bronze rappelant les traits du courageux montagnard. Il a été érigé par la Société géologique de France, avec le concours du Club alpin français.

Un monument plus important et plus artistique a été élevé non loin de celui-ci, mais sur la rive gauche de l'Arve, à la mémoire de H. B. de Saussure et de Balmat, dont nous raconterons plus loin la courageuse ascension. Or, un siècle après, une double statue en bronze, consacrant le souvenir de l'union féconde de la science et du courage, du génie et de l'intrépidité, était érigée à Chamonix à la mémoire du savant Genevois et de son vaillant guide. Le monument

dû au talent d'un sculpteur distingué, M. Salmson, professeur à Genève, est formé d'un vaste piédestal de granit, surmonté d'un petit plateau herbeux fermé par un encadrement de fer. Au centre sont entassés trois ou quatre gros blocs également de granit. Sur le plus haut et le plus large de ces blocs, se dressent les deux statues de grandeur naturelle. L'une (celle de Balmat), montre le chemin d'accès du Mont-Blanc et l'autre exprime la joie et l'enthousiasme de l'atteindre. Les frais de ce remarquable monument ont été couverts par les soins des clubs alpins français, suisses, italiens, autrichiens, anglais, américains, par un subside de l'Académie des sciences de Paris et par d'autres souscriptions. Sur la face qui regarde du côté de la cime vaincue, se lisent ces mots: „*A. H. B. de Saussure, Chamonix reconnaissant.*“ Lors de l'inauguration de cette statue, le 28 août 1887, toute la vallée de Chamonix fut en fête. Le gouvernement de la république française, représenté par M. Spuller, ministre de l'instruction publique, l'Etat de Genève, par M. Vautier, président du Conseil d'Etat, plusieurs associations alpinistes et savantes de France et des pays voisins se firent représenter. Sous les guirlandes qui ornaient le village heureux de recevoir ses hôtes, on pouvait lire des “*devises*” qui toutes exprimaient la joie de la population et le souvenir respectueux qu'elle conserve pour le naturaliste suisse, qui a si heureusement contribué à faire connaître au loin la vallée de Chamonix.

L'église protestante, que nous avons mentionnée tout à l'heure, consiste en un joli édifice, surmonté d'un clocher. Elle est située sur la rive gauche, à une petite distance du village. Elle a été construite en 1860 sous les auspices de l'association anglaise et religieuse, connue sous le nom de „Société coloniale et continentale.“ Cette société a fourni les fonds. Elle désigne les chapelains appelés à officier pendant la belle saison. La „Société évangélique“ de Genève profite de ce temple pendant trois mois d'été pour y célébrer, sous la direction d'un pasteur régulier, des cultes en langue française. Ceux-ci ont lieu ordinairement le matin, avant le premier service anglais.

Au point de vue scolaire, Chamonix possède une école primaire pour garçons et filles et une école secondaire. Il existe une école d'horlogerie officiellement subventionnée. Chaque village a son école primaire.

Bien que la population chamoniarde ne soit pas disposée à la paresse, des mesures ont cependant été prises pour parer à la mendicité. Dans ce but, il a été institué un bureau de bienfaisance géré par un conseil d'administration. Ce conseil se recrute parmi les personnes aisées de la localité. Il a recours à des collectes et fait faire chaque année une ou plusieurs distributions en argent ou en nature à ceux des habitants de la commune dont l'indigence a été dûment constatée. Cette institution charitable possède des rentes sur l'Etat et sur divers particuliers.

Pour les malades, un hôpital sera prochainement construit. Un généreux citoyen de Chamonix, M. Auguste Balmat, a fait don d'un terrain dans ce but. Quelques fonds ont déjà été recueillis et une souscription reste ouverte. Un médecin est fixé dans le village. La commune lui garantit une indemnité annuelle. Les soins qu'il donne aux contribuables de la localité font l'objet d'une taxe fixe.

Au point de vue artistique, il importe d'attirer l'attention des amateurs de bonne et belle peinture sur le Musée alpestre de M. Loppé (de Paris), situé sur le chemin de la chapelle anglaise. On peut admirer là une collection de tableaux très remarquables. Ils sont presque tous consacrés à la reproduction des effets de la haute montagne et du sommet du Mont Blanc en particulier. L'exacte représentation, soit de crevasses béantes, soit de hauts névés, soit des teintes embrasées d'un soleil couchant, produit une impression saisissante.





## Notes historiques.

*Un pays dit bien plus de choses à notre cœur  
quand nous en connaissons l'histoire.*

Les Chamoniards sont d'origine celtique. Avec les Bretons et les Auvergnats, les habitants de la Savoie (appelés jadis *Allobroges*) sont considérés comme étant au nombre des plus purs descendants de cette race antique.

Plusieurs noms de localité, comme le patois du pays, assez semblable à celui de la Suisse romande, appuient cette assertion.

Ce fut vers l'an 125 avant Jésus-Christ que le pays habité par les Allobroges fut soumis aux Romains et ce fut en l'an 360 de notre ère qu'il reçut le nom de *Sapaudia* (Savoie).

Si l'on peut s'en rapporter aux plus anciens témoignages des historiens, trois peuplades habitaient jadis au pied et autour de la „montagne blanche“ (*rupes alba*). C'étaient les *Salasses* au sud-est de la vallée d'Aoste, les *Centrons* au sud-ouest, (dans la Tarentaise) avec lesquels Annibal eut affaire lors de son fameux passage par le petit St-Bernard, et les *Véragriens* au Nord-Est (autour d'*Octodurum*, Martigny).

Les plus anciens vestiges de la présence d'êtres humains dans la vallée autrefois si écartée de Chamonix sont les pierres à bassins ou à écuelles (pierres druidiques) qui se trouvent sur la rive droite de l'Arve : en face du village des Houches, au lieu dit „La Roche.“ Elles sont considérées par plusieurs archéologues comme se rapportant à une époque précédant l'âge du bronze.

Du temps des Romains, — alors que Chamonix faisait partie du *pagus Genevensis* (comté de Genevois), — on trouve, au nombre des souvenirs remarquables, une pierre frontière, avec inscription. Celle-ci fait allusion à deux peuples (les Viennois et les Centrons) dont elle a pour but d'indiquer la délimitation comme territoire. Cette inscription lapidaire fort bien conservée se lit au lieu dit le Larioz, sur la Forclaz de Prarion, commune de Passy. Elle est placée à l'une des entrées de la vallée de Chamonix, au bord de la voie romaine qui conduisait au col du Bonhomme. C'est sans conteste le plus ancien monument écrit de la contrée.

Il paraît à peu près certain qu'une peuplade allobroge s'établit au centre de cette partie supérieure de la vallée.

Quoi qu'il en soit, il est assez curieux de remarquer que le nom de Chamonix (Chamonys, Chamouny ou Chamounix) ne figure sur les documents qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Avant cette époque, l'appellation ordinaire était celle de „Prieuré“, se rapportant au couvent que les Bénédictins de l'abbaye de St-Michel de Cluses vinrent fonder, vers 1090, sous le pontificat d'Urbain II, en vertu d'un acte d'Aymon, comte suzerain de Genève. L'acte de fondation, qui est écrit sur parchemin et en beaux caractères gothiques, accorde aux colons religieux, qui vinrent défricher la vallée et en civiliser la population, divers privilèges. Il leur concède „toute l'étendue du pays comprise entre le torrent de la Diosaz (au sud-est), le Mont Blanc (alba rupes) et le Col de Balme, consistant en terres labourables, forêts, pâturages et chasses.“ A cette époque, et déjà avant l'an 1000, les évêques de Genève avaient établi à Sallanches le siège du septième décanat de leur diocèse. La juridiction du doyen de Sallanches s'étendait alors sur 58 paroisses, au nombre desquelles figurait Chamonix. Avec l'apparition de la Réforme, que Genève embrassa avec ardeur, le siège du diocèse fut transporté à Annecy et les relations ecclésiastiques avec la cité calviniste prirent fin.

En 1606, François de Sales, — qui résida dans son évêché d'Annecy durant vingt ans, — vint, la quatrième année de son épiscopat, inspecter les paroisses les plus reculées de la vallée de l'Arve. Sans aucun chemin battu, il arriva à pied au couvent des Bénédictins de Chamonix, au milieu desquels il passa quelques jours. Cette visite, faite au milieu d'une peuplade que l'on considérait alors comme un repaire de brigands, fit grand bruit. On y vit, de la part du pieux évêque, un acte de courage extraordinaire et cependant, — est-il besoin de le dire? — il reçut au pied de la „montagne Maudite“ l'accueil le plus cordial et le plus pressé.

Le Prieuré, avec ses moines peu nombreux, devint et fut pendant longtemps l'unique centre intellectuel et religieux de la vallée de Chamonix. Il en fut ainsi jusqu'à ce que sa population, en s'augmentant et en se disséminant, obligea la création de paroisses distinctes et la construction de nouveaux temples.

L'église de *Valorsine* est une des annexes les plus anciennes. Elle date de 1272 et fut construite par le prieur Richard de Villette. C'est à partir de 1330 que le village de Valorsine et les maisons de la vallée environnantes formèrent une communauté distincte.

L'église d'*Argentière* est beaucoup plus récente. Elle date de 1762. Elle fut placée sous le vocable des Apôtres St-Pierre et St-Paul. Un peu plus bas, au lieu dit „aux Tines,“ une chapelle dédiée à St-Théodule, patron du Valais, existait aux X<sup>Ve</sup> siècle, sous le nom de chapelle du Châtelard.

Déjà en l'année 1091, une église dite „du Lac“ aurait existé au-dessus du défilé de Servoz, près de l'endroit où les eaux de l'Arve formaient autrefois un bassin d'une assez grande étendue. A la suite de l'éboulement de la montagne de Fys, on raconte qu'en mars 1471, les digues naturelles de ce petit lac se rompirent et que les eaux se précipitèrent en vagues furieuses, détruisant la petite église et quelques maisons. Dès lors, les offices sont célébrés dans le temple de Servoz. Comme souvenir de cette catastrophe, on peut voir encore sur la rive gauche de l'Arve, en face de son confluent avec le torrent de la Diosaz, quelques pans de murs de l'église disparue. C'est près de là, que se trouvent également les restes de le „Tour du Mollard,“ élevée par les sires de Faucigny pour la garde de la vallée et, à cent mètres de distance, un petit oratoire, creusé dans le roc, dédié à „Notre Dame du lac.“

L'église des *Houches* a été bâtie en l'année 1734. C'est cinquante-trois ans plus tard, qu'elle devint le centre d'une paroisse indépendante, distraitte, en l'année 1787, de celle de Chamonix.

Six confréries ont existé jadis dans la vallée. La plus ancienne et la plus importante était celle du Saint-Esprit, dont les moines du Prieuré faisaient partie. Les cotisations recueillies permettaient de célébrer des messes dans les diverses chapelles rurales de la paroisse: soit à Saint-François (au hameau du Follier, territoire de Houches), soit à St-Joseph (à la Gréaz, même territoire), soit à St-Pierre et St-Donat (au Montquart), soit à St-Antoine (aux Houches), soit à St-Bernard et St-Ours (au village du Tour, fondé en 1694).

Au point de vue des droits de juridiction, les moines du Prieuré eurent pendant longtemps par devers eux l'exercice de la justice. Ils furent maîtres absolus sur ce terrain et n'eurent à redouter au moyen-âge aucune ingérence des autorités ou puissances environnantes.



Le Monument de Saussure.



Un ancien règlement nous fait connaître quelles furent jadis les conditions d'existence de ces frères de l'ordre de Saint-Benoît. Leur menu journalier n'avait aucun rapport avec celui des hôtels actuels de Chamonix, où les primeurs et même les marées figurent en été presque journellement. Leur régime était peu différent de celui des pauvres habitants de la contrée : fèves, châtaignes, raves, pois, œufs. Le fromage surtout était la grande source et la base de l'alimentation, aussi le servait-on „vieux“ de Pâques à l'octave de St-Jean Baptiste, „frais“ de cette dernière fête à celle de St-Michel, et „médiocre“ jusqu'au carême. La chasse cependant apportait quelque variété à cette nourriture un peu monotone. Tous les habitants pouvaient s'y livrer, moyennant une redevance en nature qui variait avec le nombre et l'espèce des animaux tués. M. le prieur recevait „un écureuil et une belette sur dix, une marmotte sur trois, une épaule de chamois pris sans filet et le quartier de devant de ceux pris au filet. Excepté à Valorsine (où la redevance était limitée à une épaule) les ours lui revenaient en entier,“ ainsi que l'indiquent les comptes des re-  
ceveurs.

\* \* \*

Comme on le sait, l'ensemble du pays — la Savoie, — après avoir fait partie de l'empire romain et de celui de Charlemagne, passa, en 888, sous la domination des rois de la Bourgogne transjurane, puis fut réunie à l'empire germanique par Conrad le Salique, qui l'érigea en comté au XI<sup>e</sup> siècle, en faveur de Humbert aux Blanches Mains, tige des comtes de Savoie. Elle fut constituée duché en 1416. Sous l'administration sarde elle forma une intendance générale, divisée en huit provinces. Elle fut annexée à la France en 1860. Son territoire fut partagé en deux départements : la Savoie, au sud, qui a pour chef-lieu Chambéry, et la Haute-Savoie, au nord, dont le chef-lieu est Annecy.





## Le Mont Blanc

et le massif qui l'entoure.

---

*Le Mont Blanc est une des montagnes de l'Europe dont la connaissance a répandu le plus de jour sur la théorie de la terre.*

**L**e Mont Blanc est la grande attraction de Chamonix. C'est lui qui commande la vallée et toutes les cimes environnantes. C'est lui qui attire sans cesse le regard et obsède par sa blancheur et sa majesté la pensée de celui qui, pour quelques jours, vient respirer à ses pieds l'air vivifiant des hauteurs.

La première mesure géodésique qui en a été faite, le fut en 1685 par un mathématicien vaudois: Nicolas Fatio, de Duillier, près Nyon. Il évaluait son altitude à au moins 2000 toises, soit plus de 3200 *m* au-dessus du niveau du lac Léman. Une centaine d'observations faites dès lors permet d'assigner au roi de Chamonix une hauteur de 4810 *m* au-dessus du niveau de la mer ou de 3760 *m* au-dessus du Prieuré. Le Mont Blanc est donc le plus haut sommet de l'Europe.

Son aspect n'est nullement celui des nombreuses „aiguilles“ qui l'entourent. Vu de Chamonix, son énorme masse blanche se termine par un dôme argenté, une coupole de neige couronnant une vaste pyramide solidement soutenue par de gigantesques contre-forts, dont les bases s'étaient avec ampleur de quatre côtés. Trois des faces du colosse regardent l'Italie,

mais la plus belle, la plus accessible, celle dont la pente est la moins rapide, est tournée du côté du nord.

Vu de Courmayeur, le géant des Alpes est plutôt sombre, terrible, hérissé d'arêtes et de couloirs. Il apparaît comme un formidable donjon, avec mille flèches de granit servant de cortège au dôme central, dont la blanche calotte, en dos d'âne, longue de 200 m, ne se montre vers le sud que modestement. On n'en voit pour ainsi dire que le faite.

Vu de Chamonix, au contraire, le souverain de la vallée laisse descendre du côté du nord, en lignes tantôt moëlleuses, tantôt brisées, les vastes plis de son manteau de glace, dont la blancheur ira étinceler jusque près des fleurs des prairies et jusque sous l'ombre des forêts.

Vu de son côté méridional, il se dresse terrible et sévère. Vu du nord, sa majesté s'étale dans une tranquille et incomparable grandeur. „Le Mont Blanc, — disait à sa manière un montagnard de la vallée d'Aoste, — a le visage tourné vers la Savoie!“ — „En effet, ajoutait un Chamoniard, en approuvant cette observation, — cela est vrai; mais si nous avons le beau visage du Mont Blanc, ceux de l'autre côté ont en revanche le beau visage du soleil. A Chamonix, celui-ci nous fait froide mine en hiver et semble *mettre des jambes courtes* pour venir nous voir.“

Au point de vue de sa position dans la chaîne dont il est le chef, le Mont Blanc forme, vers le sud-ouest, la tête ou le nœud d'un énorme massif d'aiguilles et de glaciers, qui s'étend sur une longueur d'une dizaine de lieues et une largeur d'une ou deux lieues. Ce massif, dans sa partie septentrionale, occupe le territoire suisse, pour son versant oriental et méridional, le territoire italien et, pour le reste, la France.

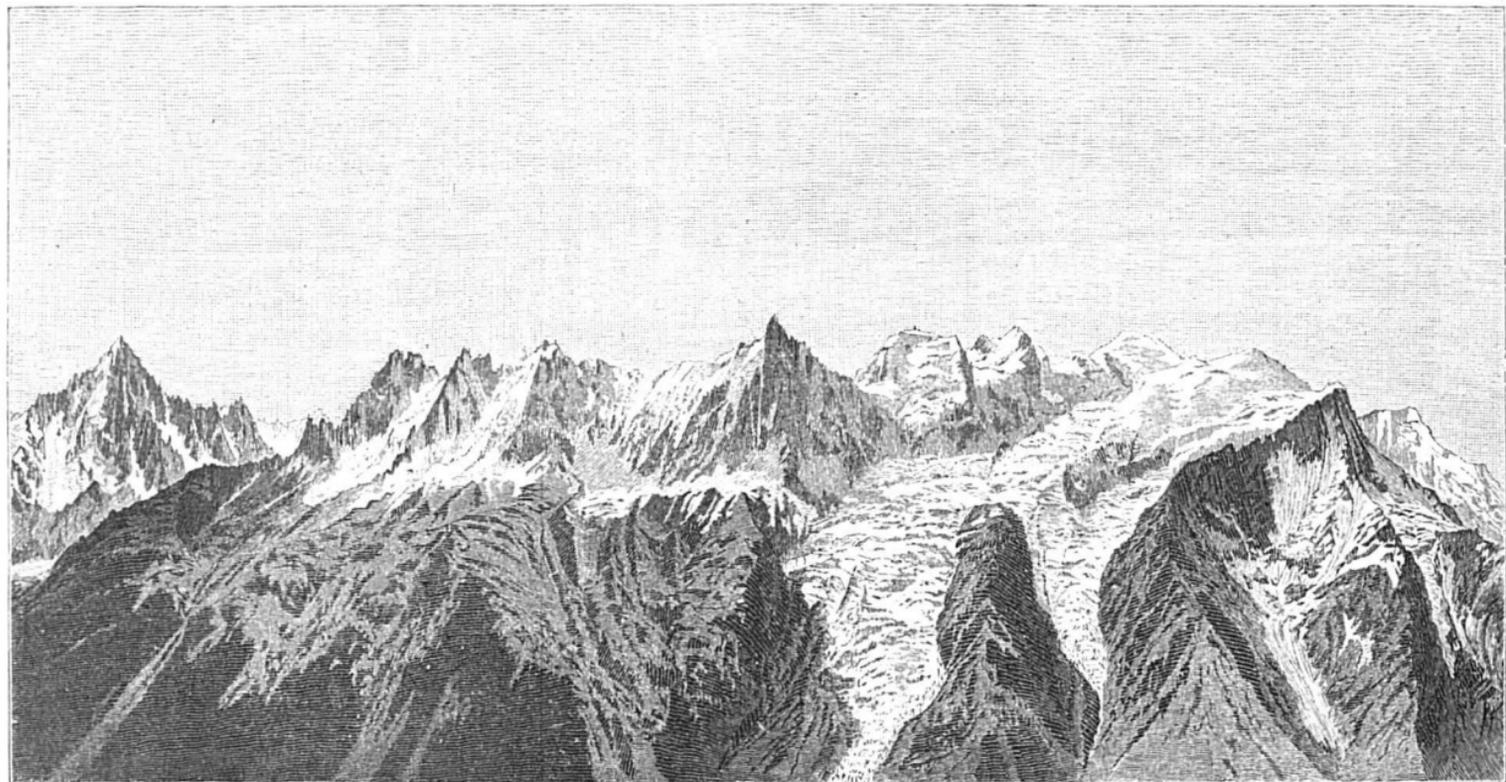
Il n'est pas facile, au premier coup d'œil, de s'orienter dans ce dédale de lignes qui s'entrecroisent, et dans ce labyrinthe de sommets et de couloirs. Pour se mettre au clair, il importe d'abord d'avoir une idée nette de l'arête centrale. Elle peut être comparée à l'échine dorsale d'une énorme carapace, dont le Mont Blanc serait la tête. Elle décrit un arc

de cercle dont les villages de Chamonix et d'Argentière occupent le centre. De cette arête centrale, se dirigeant du nord-est au sud-ouest, haute en moyenne de 3 à 4000 m, se détachent des ramifications plus ou moins longues, encadrant au nord d'immenses pentes de glace, ou laissant descendre vers l'orient et le midi des glaciers de moindre étendue.

Trois parties sont à distinguer dans ce massif grandiose :

1<sup>o</sup> La *partie septentrionale*, qui, de la pointe d'Orny et du glacier du Trient, s'étend jusqu'à la paroi presque rectiligne des „Courtes“ et des „Droites“. Cette paroi ou cette arête court de l'est à l'ouest, du Mont Dolent à l'Aiguille Verte. On compte sur cette étendue le beau glacier d'Argentière, encadré entre l'arête que nous venons d'indiquer et la chaîne centrale, les glaciers du Tour, d'Orny, de Saleinaz et de Laneuvaz, dominé au centre par l'Aiguille du Char-donnet, ayant au sud-est : les Aiguilles d'Argentière, le Tour Noir et le Dolent, à l'ouest : l'Aiguille du Dôme, et au nord : la Grande Fourche, l'Aiguille du Tour, flanqués au levant des belles pointes valaisannes des Ecandies, d'Orny et du Portalet.

2<sup>o</sup> La *partie centrale* du massif, vue à vol d'oiseau et en s'attachant à la forme de ses glaciers, présente l'aspect d'une feuille de trèfle dont la tige est figurée par le glacier des Bois, la feuille de droite ou du sud, par les Glaciers du Géant et du Tacul, la feuille du centre par ceux de Léchaud et de Mont Mallet, et la feuille de gauche ou du nord par le glacier de Talèfre. L'horizon de ces glaciers, formant la partie centrale du massif, est borné au nord-est : par l'arête des Courtes et des Droites, à l'est : par la chaîne principale avec les Aiguilles du Triolet, de Talèfre, de Léchaud, des petites et grandes Jorasses, le Mont Mallet, la Dent du Géant et l'Aiguille de Saussure ; à l'ouest : par le Mont Maudit, le Tacul, les Aiguilles du Midi, de Plan, de Blaitière, de Charmoz et de Grépon. Ces cinq dernières pointes dominent la vallée de l'Arve. Ce sont celles qu'on voit de Chamonix.



Une partie du massif du Mont Blanc vu du Brévent.

3<sup>o</sup> La *partie méridionale* du massif est la plus élevée. Elle a pour nœud central: le Mont Blanc dont le dôme arrondi domine cette armée d'aiguilles qui, comme un océan aux vagues immobiles s'est soulevé vers le ciel. Les sommets principaux, qui font cortège immédiat au glorieux souverain sont le Dôme et l'Aiguille du Gouter, l'Aiguille du Miage et les pointes de Trélatête, avec un brillant rayonnement de glaciers, dont les principaux sont, au nord, ceux des Bossons, de Taconnaz; à l'ouest: ceux de Bionassay et de Trélatête; au sud: ceux de l'Allée Blanche, du Miage et de la Brenva, dont les masses descendent jusque près des rives de la Doire.

Veut-on se faire une idée de la structure géologique du massif dans son ensemble et de l'impression qu'il produit vu du Tour Noir par exemple? Ecoutez Emile Javelle écrire, dans ses *Souvenirs d'un Alpiniste*, ce qui suit, après qu'il eut eu le bonheur de faire la première ascension de cette aiguille, haute de 3843 m :

„Rien, dit-il, de ce que j'avais vu jusqu'alors dans d'autres régions des Alpes ne ressemblait à ce massif d'aiguilles. Cette vue était pour moi la révélation d'une forme de beauté alpestre que j'avais à peine soupçonnée. Imaginez un homme passionné pour l'architecture et qui entre pour la première fois dans une belle cathédrale gothique ... Peut-être un mot sur la structure de ces montagnes aidera-t-il à faire comprendre ce que nous avons sous les yeux.

Le massif du Mont Blanc est fait tout entier de roches cristallines et particulièrement de granit; or ce granit, dans sa masse, est fendu par feuillets réguliers que les forces terrestres en leurs mystérieuses révolutions ont redressées à peu près verticalement. Dans une telle position, ces gigantesques feuillets de pierre ont offert des voies faciles aux agents extérieurs qui depuis des milliers de siècles travaillent à les ruiner; ceux-ci n'ont eu qu'à profiter de leurs interstices, et à ciseler la roche en suivant ses joints naturels; se détachant par plaques et par lances, les feuillets les moins compactes ont été détruits les premiers; ils ont laissé debout les plus résistants, qui, à mesure qu'ils commençaient à se ruiner à leur tour, ont pris des formes aiguës d'obélisques, de dents de peigne, d'aiguilles, comme le dit le nom si expressif de la plupart des sommités de cette chaîne ... On dirait une œuvre voulue, d'où un artiste aussi puissant que sévère a élagué tout ce qui n'exprimait pas son unique idée. Comme dans un bel édifice, où un même motif dirige le développement des piliers et des voûtes aussi bien que celui des moindres fleurons, par-

tout ici on retrouve cette forme mère, l'aiguille, le mince obélisque de granit: c'est en formidables groupes d'aiguilles que s'élancent les plus hautes cimes de la chaîne, c'est en échelonnements d'aiguilles que descendent leurs contreforts, et c'est encore en aiguilles, en milliers de petites aiguilles, que sont ciselées leurs plus minces arêtes.

L'effet du hérissément vertical de toutes ces pointes de granit est extraordinaire; on dirait une colossale cristallisation; ou plutôt on pense à une ville fabuleuse, tout entière bâtie en style gothique et remplie de cathédrales qui auraient mille, quinze cents, deux mille mètres de haut; les unes simples et massives, comme celle de Châlons, d'autres effilées, comme celle de Coutances, d'autres ciselées, dentelées, aériennes comme celle de Cologne; ici serrées en groupe, là, noblement rangées en avenues; mais toutes élevant au ciel avec le même élan grave leurs immenses flèches de pierre et les mille clochetons de leurs contre-forts et de leurs arêtes. Et cette cité fantastique, énorme, sur laquelle semble avoir passé on ne sait quel cataclysme, dort dans le plus funèbre silence, à demi ensevelie sous les neiges d'un perpétuel et magnifique hiver.

Maintenant qu'on se représente au-delà de ce féerique ensemble, bien au-dessus des plus fières de toutes ces aiguilles, et montant avec une tranquille lenteur dans les dernières hauteurs d'un ciel glacé, la masse énorme du Mont Blanc, fabuleusement surchargée de neiges éblouissantes et de glaces diaphanes.

Oh! combien tout cela était grand, noble, austère et magnifique! Comment ai-je pu redescendre de là-haut! comment n'y suis-je pas resté, comme ces brahmanes de l'Inde antique qui pouvaient, dit-on, demeurer mille ans sans boire ni manger, abimés dans leur extase au milieu des hautes solitudes de l'Himalaya.

Quand on est sur le sommet d'une des aiguilles de ce massif, ce qui frappe d'abord, c'est l'énorme vide du fond duquel on ne voit monter que de grandes formes fracassées et effrayantes, indescriptible mélange de neige et de rochers, qui ne ressemblent à rien de connu et n'ont pas encore de nom dans nos langues. On dirait les ruines de quelque donjon démantelé par une explosion formidable; ce sont ces empilements de rocs brisés, effroyablement penchés sur le vide, ces vertigineux couloirs dont la fuite fait frissonner, ces glaces méchantes plaquées aux flancs roides des granits, et qui semblent demander la mort de quelqu'un; et par dessus toutes ses choses horribles, les étranges caprices de ces entassements de neige dont nos plus grands hivers ne donnent pas d'idée; ici débordant en lèvres épaisses le long d'une arête, là miraculeusement suspendus à des murailles, ailleurs coiffant bizarrement une rangée d'aiguilles et les faisant ressembler à des fantômes ... Je revois encore, à l'occident du Tour-Noir, à 200 mètres au-dessous de nous, l'arête infernale des Aiguilles-Rouges, dardant sa rangée de lances sombres; un peu plus loin et à notre niveau, le Dolent, avec sa pure cime de neige,

audacieusement surplombante; au-delà l'Aiguille-de-Triolet, un vilain cône de roc noir cuirassé de glaces grises et tout en affreux précipices; puis le sinistre et énorme mur des Grandes-Jorasses, à sa droite l'Aiguille du Géant, mince, penchée et menaçante, l'Aiguille-de-Rochefort, une longue et fine lame de stylet sortant d'une belle croupe de neige. Je revois surtout — et elle me fait frissonner même en imagination — la formidable chaîne qui compose ce crescendo sans pareil: les Courtes, les Droites, l'Aiguille-Verte, offrant de notre côté une muraille ininterrompue de cinq kilomètres partout rayée du haut en bas de couloirs de neige presque verticaux, et dont les derniers, ceux de l'Aiguille-Verte, sont les plus terribles qu'il y ait dans les Alpes. Enfin, tout près de nous et à peine au-dessus de notre niveau, avec ses splendides rochers montant comme un faisceau de grands tuyaux d'orgue, l'Aiguille d'Argentière, si éblouissante au soleil qu'elle semblait faite de neige et d'or.

Quant à la vue dont on jouit du haut du Mont Blanc, il faut un jour bien pur, une atmosphère bien dégagée de vapeurs, pour pouvoir distinguer, au-delà de plus de cent kilomètres, autre chose que les grandes masses. Dans cet horizon énorme, les détails du paysage, — les villages et les villes, les bois et les champs cultivés, — tout cela est ordinairement noyé dans une teinte grisâtre uniforme et voilé par le hâle. Ce qui frappe le regard, outre le bleu foncé du ciel, la blancheur des glaciers les plus rapprochés et la profondeur des vallées, c'est l'ensemble du massif lui-même, c'est la chaîne des Alpes tout entière apparaissant dans toute sa gloire et sa majesté.









## Les Ascensions au Mont Blanc.

Balmat. De Saussure. Les dames au Mont Blanc.  
La Science. Statistique des catastrophes.

*Le Roi des Alpes ne peut plus se plaindre d'être délaissé  
Les fils des hommes assiègent aujourd'hui de tous côtés son  
trône de granit; ils montent dans les plis de son manteau  
royal; ils piétinent sur son front de glace, au risque de périr  
dans une de ses rides ou sous quelque grondement de sa colère.*

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Jacques Balmat et le docteur Paccard furent, le 8 août 1786, les premiers ascensionnistes de la cime du Mont Blanc. L'année suivante, le 5 juillet 1787, Balmat, — surnommé dès lors „le Mont Blanc,“ — parvint de nouveau au sommet avec deux de ses compatriotes de Chamonix: Jean Michel Cachat et Alexis Tournier. Le 1, le 2 et le 3 août de la même année, il eut l'honneur d'accompagner de Saussure et de contribuer largement à la réussite d'une ascension que le savant genevois avait depuis vingt ans dans ses projets.

Jacques Balmat était né le 19 janvier 1762, au hameau des Pélerins, près du glacier de ce nom, c'est-à-dire au pied de l'Aiguille du Midi. Sa maison se voit encore. Il n'avait que vingt-quatre ans et il était déjà père de famille lorsque les récompenses promises par de Saussure, comme son goût pour les hauteurs, lui donnèrent un zèle infatigable pour lui faire trouver le chemin d'accès de la montagne. Monté sur le Brévent, on le surprend étudiant avec une lunette les rochers et les glaciers de la „taupinière blanche“, comme il

l'appelait. Il tente d'abord une attaque par le glacier des Bois, mais les parois glacées du Mont Maudit lui barrent le passage. — Il essaye ensuite par le côté occidental du glacier des Bossons; il suit les rochers de la montagne de la Côte, met le pied sur le glacier supérieur, atteints les îlots rocheux des Grands Mulets, y passe la nuit dans la neige; mais, ne voyant au matin que des brouillards autour de lui, il se voit forcé de redescendre à Chamonix. — Un nouvel assaut, toujours solitaire, le conduit plus haut: jusqu'aux Rochers Rouges, qui appuient du côté nord les derniers escarpements du Mont Blanc. Au moment d'atteindre le faite, le ciel se couvre de sombres nuages. Balmat est obligé de redescendre un peu, sans trop savoir où il se trouve, et passe la nuit, sans couverture, assis sur son sac, au bord d'une crevasse. C'était son quatrième bivouac à la belle étoile. Il faillit mourir de froid. Enfin l'aube parut. A sa grande joie, il constata que la coupole blanche était accessible de ce côté. En hâte, sentant la mort le poursuivre, il regagna le fond de la vallée, arriva chez lui presque aveugle et se jeta sur le foin, où il dormit vingt-quatre heures. Sitôt réveillé et reposé, Balmat courut en secret chez le Dr. Paccard pour lui faire part de sa découverte et le déterminer à „l'accompagner là-haut“. — Le lundi 7 août 1786, ces deux hommes partent sans bruit. Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, ils atteignent l'épaule droite du Mont Blanc, au point extrême foulé par l'intrépide Balmat dans sa précédente course. Un vent furieux du nord-ouest se déchaîne en terribles rafales. Le docteur épuisé renonce à poursuivre et se laisse tomber. Balmat continue seul. A force de monter, il arrive à un point et à un moment où il voit de tous côtés les pentes s'abaisser et où son regard ravi plonge de toute part dans les profondeurs. C'est le sommet! La victoire est complète. Le Mont Blanc était vaincu.

En hâte, l'heureux vainqueur descend auprès de Paccard, le secoue, le réchauffe, et, bon gré malgré, lui fait saluer à son tour, à six heures du soir, le sommet de la montagne. Une marchande de la place de Chamonix, mise seule dans

le secret par le docteur, voyant avec sa lunette deux petits points noirs agiter là-haut un mouchoir au bout d'un bâton, courut en informer le village. La foule se rassemble et une exclamation de joie sort, le soir du 8 août, de plus de cent poitrines.

Balmat et Paccard restèrent trente-cinq minutes sur le sommet. A onze heures, par un clair de lune splendide, les courageux vainqueurs rejoignaient leur gîte de la veille, à la Montagne de la Côte, et, le lendemain, on les fêtait à Chamonix.

Le nom de l'audacieux montagnard des Pélerins fut dans toutes les bouches. Il reçut une gratification (avec diplôme) du roi de Sardaigne. Une souscription fut ouverte en son honneur et de Saussure, recevant le 13 août la visite de Balmat, qui le transporta de joie, lui remit la récompense promise.

\* \* \*

En l'année 1787, ce fut le tour de *Horace de Saussure* de triompher, au nom de la science, de ce Mont Blanc si ardemment convoité. Après plusieurs tentatives contrariées l'année précédente par le mauvais temps, le savant naturaliste, — conduit par Balmat, accompagné de son domestique et de 17 guides, qui portaient des provisions, des instruments de physique, des échelles et une tente — quitta Chamonix le 1<sup>er</sup> août.

La première journée se passa sans danger. On gravit les rochers et les pentes gazonnées de la Montagne de la Côte, où la tente fut dressée pour passer la nuit. La seconde journée fut plus laborieuse. On traversa à grand' peine le glacier, fendu par les crevasses, pour atteindre les Grands Mulets. Un des porteurs faillit périr; un pont de neige s'étant rompu. A quatre heures du soir, les vingt ascensionnistes parvinrent au Grand Plateau, après huit heures de marche et chacun prit ses mesures pour passer la nuit sur la neige. De Saussure raconte que les guides s'étant mis à excaver la place pour y dresser

la tente, furent pris les uns après les autres du plus désagréable malaise. Ils étaient à près de 4000 *m* de hauteur. L'un des guides passa la nuit dans des angoisses terribles. On manquait d'eau, et bien qu'on fit fondre de la neige, ce moyen n'apaisait qu'à demi la soif ardente que tout le monde éprouvait. Néanmoins la nuit se passa sans grave accident. Les guides ayant fermé trop exactement les joints de la tente, qui recouvrait l'excavation creusée dans la neige, le chef de la caravane en fut incommodé et dut sortir pour respirer. La nuit était splendide. Le silence des hauteurs n'était troublé que par le grondement d'une avalanche ou par les craquements du glacier.

Au matin de la troisième journée, le thermomètre marquait — 3<sup>o</sup>. On ne fut prêt pour partir qu'à huit heures. La montée fut dure, épuisante. Chacun souffrait d'une grande gêne de la respiration, produite par la raréfaction de l'air. Enfin, à 11 heures, le 3 août 1787, de Saussure et son nombreux personnel atteignait le but de ses rêves et de ses efforts. „Mes premiers regards, dit-il, furent pour Chamonix, où je savais ma femme et ses deux sœurs, l'œil fixé au télescope, suivant tous mes pas avec une inquiétude trop grande sans doute, mais qui n'en était pas moins cruelle ; et j'éprouvai un sentiment bien doux et bien consolant, lorsque je vis flotter l'étendard qu'elles m'avaient promis d'arborer au moment où, me voyant parvenu à la cime, leurs craintes seraient au moins suspendues. Je pus alors jouir sans regret du grand spectacle que j'avais sous les yeux. Une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air me déroba à la vérité la vue des objets les plus bas et les plus éloignés, tels que les plaines de la France ou de la Lombardie ; mais je ne regrettai pas beaucoup cette perte ; ce que je venais voir et ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirais depuis si longtemps de connaître l'organisation. Je n'en croyais pas mes yeux, il me semblait que c'était un rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles dont les bases même

avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisisais leurs rapports, leur liaison, leur structure etc. Un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir." Ailleurs cependant de Saussure ajoute avec une sincérité qu'apprécieront ceux qui savent quelle est la tension nerveuse qu'exigent les hautes ascensions: „La longueur de cette lutte, le souvenir et la sensation même encore poignante des peines que m'avait coûtées cette victoire, me donnaient une espèce d'irritation. Au moment où j'eus atteint le sommet, le point le plus élevé de la neige qui couronne cette cime, je la foulai aux pieds avec une sorte de colère, plutôt qu'avec un sentiment de plaisir." Cette excitation passagère ne l'empêcha pas de disposer ses instruments pour ses expériences météorologiques; il resta en place de 11 heures à 3 $\frac{1}{2}$  heures et fit pendant ce temps des observations nombreuses tant physiques que physiologiques.

Au bout de quatre heures et demie de séjour au sommet, il fallut quitter ce „magnifique belvédère“. La caravane s'en vint passer la nuit une lieue plus bas que la nuit précédente, près des Grands Mulets. De Saussure coucha sous un des rochers les plus avancés. Les guides bivouaquèrent enveloppés dans des couvertures et blottis entre les pierres. Le lendemain, 4 août, gais et dispos, toute la troupe chaleureusement accueillie fit son entrée à Chamonix. — Trois jours après, le 9 août, un physicien anglais, M. Beaufroy, escaladait à son tour la montagne avec dix guides.

Mais de Saussure ne s'en tint pas là. Il fallait à son esprit investigateur plus qu'un séjour de quatre heures au sommet du Mont Blanc. Il vint l'année suivante en compagnie de son fils, âgé de 18 ans, d'un domestique et de quatre guides passer quinze jours de l'été de 1788 près du col par lequel on descend à Courmayeur et désigné par lui sous le nom de *Col du Géant*, soit à plus de 3300 m. On logea sous une baraque de pierres sèches et sous deux tentes. On travailla avec ardeur. De Saussure nota mille observations sur les variations barométriques, l'intensité de la chaleur solaire, l'évaporation,

l'action magnétique, la composition de l'air, son degré d'humidité et d'électricité, le mode de formation des nuages et des orages, la nature et la disposition des rochers, etc. Quant aux vivres, il les faisait chercher à Courmayeur, avec sa correspondance. A une telle altitude, le froid et la violence des vents, mêlés de neige et de grêle, furent les ennemis constants qu'ils eurent à combattre. La dernière soirée fut, paraît-il, d'une splendeur admirable. „Comment peindrai-je, dit de Saussure, „cette nuit, lorsqu'après le crépuscule, la lune brillant seule dans le ciel, versait les flots de sa lumière argentée sur la vaste enceinte des neiges et des rochers qui entouraient notre cabane! Combien ces neiges et ces glaces, dont l'aspect est insoutenable à la lumière du jour, formaient un étonnant et délicieux spectacle à la douce clarté du flambeau de la nuit! Quelle magnifique contraste ces rocs de granit rembrunis et découpés avec tant de netteté et de hardiesse formaient au milieu de ces neiges brillantes! Quel moment pour la méditation! De combien de peines et de privations de semblables instants ne dédommagent-ils pas! L'âme s'élève, les vues de l'esprit semblent s'agrandir, et, au milieu de ce majestueux silence, on croit entendre la voix de la nature et devenir le confident de ses opérations les plus secrètes.“ Il faut lire, dans son *Voyage dans les Alpes*, bien d'autres pages comme celle-ci, où de Saussure, dans un style à la fois noble et simple, décrit, avec la précision d'un savant, l'âme d'un poète et le pinceau d'un peintre, les grands tableaux qu'il eut devant les yeux. Et puis, il était bon; il était humain. Il n'avait rien de cette morgue glaciale qui, pour certains esprits étroits et mal élevés, semble caractériser l'homme supérieur. Il savait en tout âme d'homme, du plus humble et du plus petit de ses serviteurs, faire jaillir l'étincelle du cœur ou de la pensée. Aussi laissa-t-il chez ses guides et ses compagnons le plus doux et le plus bienfaisant souvenir. — Rod. Tœpffer dit à ce sujet: „Ce que j'aime dans les pages du „Voyage dans les Alpes“, ce qui m'attache à leur auteur, c'est le sentiment de bienveillance et d'humanité qui anime toujours de Saussure envers

les montagnards au milieu desquels il vit; cette bonté douce et gaie avec laquelle il accueille ces gens, excusant leurs préjugés, compatissant à leurs dures fatigues, estimant les excellentes qualités que recouvre leur grossier extérieur. Il cause avec ses guides, il s'intéresse à leurs propos, il se fait leur ami, il ne croit pas qu'un salaire d'argent paye le respect, le dévouement, l'affection de ces cœurs simples qui se donnent à lui. Dignité vraie autant que rare, signe d'une âme belle, d'un cœur sain, d'un caractère droit et bon. Ces choses me touchent, car elles sont devenues rares, si encore elles ne l'ont toujours été. Pour tant d'autres qui ne sont que riches, l'orgueil seul de la richesse suffit à les rendre exigeants, durs, hautains envers les pauvres gens qu'ils emploient; mais cet homme, riche aussi, et de plus savant, et de plus célèbre, trouvait simple d'être l'ami de ceux qui l'aimaient, et, sur les montagnes, le pair des montagnards."

\* \* \*

*Ascensions féminines.* — La première femme qui ait fait l'ascension du Mont Blanc est une servante de Chamonix: Marie Paradis (dite *la Paradisa*). Elle tenait un petit commerce de rafraîchissements sur le sentier de la forêt des Pèlerins. Agée de 30 ans, elle atteignit le sommet le 14 juillet 1809. Son récit porte qu'arrivée au Grand Plateau, elle se coucha sur la neige, „soufflant,“ dit-elle, „comme une poule qui a trop chaud.“ Aux Rochers Rouges, n'ayant plus la force d'avancer, elle dit aux guides: „Fichi mi diens ona fringla et alla pois yo vos voudrais“ (Jetez-moi seulement dans une crevasse et allez ensuite où il vous plaira). Elle parvint cependant sur la cime.

Le 4 septembre 1838, ce fut le tour de *Melle d'Angeville*, de la Bresse, qui vécut fort longtemps et mourut à Lausanne. Au milieu de mille peines, elle dit au guide Coutet: „Si je meurs avant d'avoir atteint la cime, jurez-moi d'y porter mon corps et de l'ensevelir là-haut!“ Non seulement

elle arriva au but, mais on peut dire que même elle le dépassa. En effet, parvenue au sommet, elle se fit soulever par ses guides qui la tinrent pendant un moment au-dessus de leurs têtes. Au retour, *la Paradisa* la rencontra : „Pouvra vo!“ lui dit-elle, „yo qué vo gé creschu por être tant robusta?“ (Pauvre vous, où donc avez-vous grandi pour être si robuste?)

Le 8 août 1881, *Miss Straton* fit sa première ascension au Mont Blanc avec *Miss Lloyd*. *Miss Straton* y remonta plus tard avec un seul guide : *Jean Charlet d'Argentière*, dont elle devint l'épouse. — Le 18 août 1875, c'est une enfant de seize ans, *Melle Aline Loppé*, fille du peintre du Mont Blanc. Une autre caravane l'y rejoignit, dans laquelle se trouvait *M. le marquis de Turenne*, âgé de 72 ans. Et ainsi de suite. — En somme, depuis 1809, soixante et une dames ont foulé de leurs vaillants petits talons le front du Mont Blanc.

Dans le nombre des *ascensions masculines*, il en est de curieuses. Ainsi, en voici une à jour fixe : le 4 juillet 1872, (jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis), les Américains *Morse* et *Colgate* gravissent le Mont Blanc pour fêter là-haut cette date mémorable, et boire, à plus de 4500 m de hauteur, un verre de champagne à la santé de leur pays. Le 21 juillet 1864, un monsieur *Morshead*, surnommé l'enragé, court au sommet tout seul et fait le tour en seize heures ! — Le 7 juillet 1865, MM. *Douglas*, *Hudson* et *Hadow* (les mêmes qui périrent peu de jours après, lors de la première ascension du Cervin), accompagnés de MM. *Kennedy* et *Cormick* atteignirent la cime en 4<sup>1/2</sup> heures. — *James Eccles*, le 31 juillet 1877, monta depuis *Cormayeur*, par sa route à lui, et ne mit que 3 heures 40 minutes pour descendre sur *Chamonix*. — Le 23 août 1861, *M. Robert Seaman* escalada la montagne avant le jour pour voir assez tôt le lever du soleil. — Le peintre *Loppé*, aux œuvres artistiques duquel on ne refusera pas un caractère tout particulièrement „élevé“, resta au sommet jusqu'à la nuit pour contempler, avec MM. *Stephen* et *Eccles*, l'incomparable spectacle du soleil couchant. — Les photographes *Bisson* et

Tairaz ont passé de leur côté bien des journées sur les neiges éternelles.

Comme ascension ayant un but essentiellement *scientifique*, il faut citer, après celles de de Saussure, celle des savants français Martins, Bravais et le Pileur qui partirent de Chamonix, le 14 juillet, avec quarante guides et porteurs, pour s'installer sur le Grand Plateau. Ils eurent beaucoup à lutter contre le mauvais temps. Le Pileur étudiait sur lui-même et sur ses compagnons les effets physiologiques de la hauteur. Bravais et Martins relevaient au moyen du théodolite les angles que formaient, entre elles et avec le Mont Blanc, les montagnes les plus en vue. Pendant un séjour de 5 heures au sommet, ils fixèrent à quatre reprises la hauteur du baromètre. Le résultat moyen de ces observations fut le chiffre aujourd'hui admis de 4810 *m* au-dessus du niveau de la Méditerranée. Comme ils redescendaient, leurs regards furent surpris par un fort beau spectacle: „L'ombre du Mont Blanc, formant un cône immense, s'étendait sur les blanches montagnes du Piémont: elle s'avavançait lentement vers l'horizon, et nous la vîmes s'élever dans l'air . . . ., mais alors les ombres des autres montagnes vinrent successivement se joindre à elle à mesure que le soleil se couchait pour leur cime et former ainsi un cortège à l'ombre du dominateur des Alpes. Toutes, par un effet de perspective, convergaient vers lui. Ces ombres, d'un bleu verdâtre vers leur base, étaient entourées d'une teinte pourpre très vive qui se fondait dans le rose du ciel. C'était un spectacle splendide!“

Le 12 septembre 1858, *Tyndall*, qui venait, l'année précédente, d'étudier avec soin le mouvement de la mer de glace et de ses affluents glacières, gravit le Mont Blanc pour y placer un thermomètre à maxima et à minima. Avec MM. Willy et Auguste Balmat (petit neveu de Jacques), ils mirent une heure à creuser, par un affreux brouillard et par un froid de  $-12^{\circ}$ , un trou dans la glace de quatre pieds de profondeur. En guise de pelle, le guide se servit de ses mains, ce qui lui valut la perte de ses ongles. Dans le trou on fixa

une tige de fer pour indiquer l'endroit où l'instrument avait été déposé. L'année suivante, on fut incapable de rien retrouver, et ce fut par le moyen de poteaux que Tyndall procéda à des expériences subséquentes. — D'autres observations physiques, entr'autres sur la radiation solaire, furent relevées à la cime du Mont Blanc, en 1866, par M. Hodgkinson, — en 1867, par M. Soret, de Genève, — en 1869, par M. Lortet de Lyon et par M. Marcet, — en 1875, par M. Violle de Grenoble, — en 1887, par M. Vallot de Paris et M. Richard, qui passèrent trois jours et trois nuits au sommet, avec les guides Alphonse Payot et Michel Savioz. — Notons enfin que, le 31 décembre 1887, en plein hiver, les quatre frères Sella, de Biella, avec deux guides, trois porteurs et un domestique allèrent s'installer à la cabane des Aiguilles Grises, gravirent le Mont Blanc, pour descendre sur Chamonix le 6 janvier. Or, tandis que ces alpinistes n'eurent, au-dessus de 4000 mètres, que 12 à 15° de froid, le thermomètre marquait, pour le même jour à Chamonix, des températures excessivement basses, soit de 20 à 25 degrés au-dessous de zéro.

N'oublions pas de remarquer que, tandis que jadis les ascensionnistes suivaient tous le chemin découvert en 1786 par Jacques Balmat, il vint un temps où d'autres routes furent essayées. C'est ainsi qu'en 1827 eut lieu la première ascension par le Corridor, faite par MM. Fellowes et Hawes, avec Joseph Coutet pour guide. En 1855, se fit la première ascension depuis St-Gervais, par l'Aiguille et le Dôme du Goûter, le Grand Plateau et le Corridor, par MM. Kennedy, Ch. Hudson, Grenville, Schmith et Anislie. — En 1859, le Révérend Ch. Hudson réussit une des premières ascensions par les Bosses du Dromadaire, chemin découvert précédemment par Marie Coutet dit „Montelet“. Cette voie d'accès est la plus suivie et la plus praticable aujourd'hui.

**Statistique.** Il résulte d'annotations soigneusement tenues à jour, qu'il y a eu plus de 1050 ascensions au sommet du Mont Blanc depuis l'année 1786 à 1887, soit une moyenne de plus de dix par an. Nous en avons relevé les chiffres dans le fameux registre de la Compagnie des guides de Chamonix. Dans ce livre d'or, respectable in-folio à coins de cuivre, tenu sous vitrine dans le bureau du guide-chef, on trouve soigneusement consignées les ascensions diverses, leur date, le nom des touristes et des guides, comme — hélas aussi! — les catastrophes qui se sont produites. Une croix funèbre, avec trois mots: „*Requiescat in pace!*“ sont marqués çà et là et éveillent de sombres souvenirs.

C'est sur une de ces pages funèbres qu'on lit entr'autres ces lignes consacrées à la mort tragique du vainqueur du Mont Blanc. „Balmat Jacques est décédé en septembre 1834. Son corps gît au fond d'un abîme immense, où s'engouffrent à chaque instant des avalanches de pierres et de glace, au pied d'une des hautes cimes qui bordent la vallée de Sixt. Le précipice où il est tombé a plus de 400 pieds de profondeur.“ — Il était à la recherche d'une mine aurifère. Quelques vieilles femmes prétendent qu'il apparaît la veille d'un malheur.

\* \* \*

**Les catastrophes.** — La première eut lieu le 20 août 1820, lors d'une ascension qui avait à sa tête le *Dr. Hamel*, conseiller de Russie. Une avalanche se produisit tout à coup sur la pente des Rochers Rouges. Elle entraîna la caravane et coûta la vie à Pierre Carrier, Pierre Balmat et Auguste Tairaz, précipités dans le gouffre d'une profonde crevasse. Glose bien remarquable, 41 ans après, soit le 15 août 1861, on retrouvait leurs ossements et leurs habits à huit kilomètres plus bas, là où le glacier des Bossons se soulève avant d'opérer sa chute et dresse par centaine ses pyramides de glace. Les cadavres de ces infortunés avaient donc mis plus de quarante ans à franchir cette distance. La marche de la descente

avait été de 50 centimètres en moyenne par 24 heures. Durant les quatre années qui suivirent, le sinistre glacier continua à rendre à la lumière ses proies par lambeaux, et cela dans un état de conservation extraordinaire. Les chairs étaient encore fermes et souples. Les voiles de soie étaient entiers. Le sac de Pierre Carrier contenait un gigot de mouton parfaitement reconnaissable. Un bouchon de liège avait conservé, non seulement la teinte rosée, mais jusqu'à l'odeur du vin.

Le 9 août 1864, le jeune *Ambroise Coutet*, qui avait commis l'imprudencé de ne pas rester attaché à la corde, disparaît avec un pont de neige qui cède sous ses pieds, au-dessus d'une crevasse large de deux mètres. Un guide (Michel Payot) se fait descendre à plus de 30 m de profondeur, mais sans réussir à atteindre la victime. — Le 23 août 1866, l'éco-sais *James Young*, monté sans guide avec deux de ses frères en redescend par l'ancien passage. Il est entraîné sur une pente de glace et trouve la mort. — Le 13 octobre de la même année, le capitaine anglais *Arkwright* et les guides *Michel Simond*, *François* et *Joseph Tournier* périssent sous une avalanche près de l'endroit où avait eu lieu la première catastrophe. Ce passage fut dès lors condamné.

Le 2 août 1870, *Madame Marke* et le domestique des Grands Mulets, *Olivier Gay*, disparaissent avec un pont de neige dans une crevasse, un peu plus bas que le Mur de la Côte. Corde rompue. — Un mois après, eut lieu le malheur le plus grave dont les neiges du Mont Blanc aient été le théâtre. Il fit à lui seul plus de victimes que tous les précédents à la fois. C'était au commencement de septembre. Il s'agissait d'une caravane de onze personnes. En tête se trouvaient deux américains: *Mrs. John Randall* et le *Dr. Bean*, plus un révérend écossais *Marc Corkendale* avec trois guides et cinq porteurs. La troupe fut assaillie près de la cime par un temps affreux. Les visages fouettés par la neige et par un vent furieux, guides et touristes perdirent leur chemin et périrent tous. On retrouva cinq cadavres, le 17 septembre, près des Petits Mulets. Quant aux six autres, on ignore encore ce qu'ils

sont devenus. Dans le carnet d'un des cadavres retrouvés, celui du Dr. Bean, on put lire entr'autres ces lignes adressées à sa femme: „*Sept septembre, au soir.* — Nous avons été deux jours sur le Mont Blanc au milieu d'un terrible ouragan de neige. Nous avons perdu notre route \*) et nous sommes dans un trou creusé dans la neige., à une hauteur de 15,000 pieds. Je n'ai plus l'espoir de descendre . . . Peut-être ce carnet sera trouvé et te sera remis . . . Nous n'avons rien à manger . . . Mes pieds sont déjà gelés et je suis épuisé. Je n'ai que la force d'écrire quelques mots . . . Je meurs dans la foi en Dieu et dans des pensées d'amour pour toi . . . Adieu à tous! J'espère que nous nous retrouverons au ciel . . . A toi pour toujours!“

Malheureusement, à cette liste déjà trop longue il faut ajouter deux malheurs encore: le 31 août 1874, sur le versant opposé de la montagne, M. *Marshall* et le guide *Fischer* sont tués sur le coup en tombant dans une crevasse, sur le glacier du Brouillard, et, le 20 août 1877, un porteur qui accompagnait M. *Gonella* est emporté par une avalanche. — Il résulte de cette lugubre énumération que de l'année 1820 à 1877 le Roi des Alpes a causé la mort de 25 personnes, soit 7 voyageurs et 18 guides ou porteurs.

Aujourd'hui que l'ascension par l'ancien passage est interdite aux guides, on monte par les Bosses du Dromadaire. Il faut deux jours depuis Chamonix, en couchant le premier soir aux Grands Mulets. L'ascension est longue et fatigante, mais elle n'est pas dangereuse comme d'autres dont le but est moins élevé. L'essentiel pour réussir est, il va sans dire, le beau temps, mais aussi un certain „entraînement“, un exercice antérieur qui donne aux jarrets l'élasticité voulue, aux poumons plus de force pour réagir contre la raréfaction de l'air, à l'organisme dans son ensemble cette vigueur et cette souplesse qui le mettent à l'abri de tous les ennemis du „mal de montagne“.

---

\*) Ils étaient à deux pas de la vraie ligne de descente.





## Promenades, Excursions et Ascensions diverses.

---

*Là-haut, là-haut, c'est le méløze,  
C'est la cascade et son rocher,  
C'est le cytise ayant à l'aise  
Tout un abîme où se pencher.*

Les buts de **promenade** aux environs de Chamonix sont variés et nombreux, soit qu'il s'agisse de suivre des chemins généralement très bien entretenus, soit qu'on se propose d'errer dans les bois, de suivre le cours de l'Arve ou de laisser reposer ses yeux sur la verdure des pâturages.

A ceux qui, après une ascension fatigante, recherchent la tranquillité, rêvent après le silence des bois, avec leurs mousses touffues et leurs sentiers poétiques et solitaires, nous leur recommandons d'aller passer quelques heures, aux approches du couchant surtout, dans la *forêt du Bouchet*, qui s'étend dans la plaine, à une petite demi-heure à l'est du village. Dans ce parc naturel, au sein de cette nature abandonnée, ils trouveront avec les parfums vivifiant des sapins et la sereine poésie des bois, des effets de lumière splendides, des tableaux pleins de charmes et de ravissantes échappées sur les sommets d'alentour, dont la beauté revêt une grandeur plus douce lorsqu'elle est entrevue dans l'encadrement d'une forêt.

Une promenade plus lointaine, dans la même direction, aura pour but *les sources de l'Arveyron*. On peut s'y rendre par une rive et revenir par l'autre. L'Arveyron est le nom donné au torrent qui s'échappe du glacier des Bois et va se confondre plus bas avec les eaux de l'Arve. Une caverne de glace encadrerait jadis la sortie du torrent. Trois touristes eurent

un jour l'idée lumineuse de lancer une grenade sous ces voûtes sauvages. L'explosion eut pour résultat non seulement de faire crouler la grotte, mais d'écraser un des voyageurs et de blesser les deux autres qu'on eut assez de peine à retirer des décombres.

Dans une direction opposée, il est aussi facile qu'intéressant d'aller faire une visite au beau *glacier des Bossons*, dont la masse blanche descend comme une cataracte immobile au nord du Mont Blanc. Cette promenade demande trois heures pour l'aller et le retour. On peut atteindre le glacier par un côté et revenir par l'autre, sans l'ombre d'un danger. Si l'on veut monter ou descendre sur le glacier, afin d'en étudier les crevasses et les séracs, on fera bien de prendre un guide ou en tous cas d'avoir de bonnes chaussures ferrées et de se munir d'une corde et d'un „piolet“. Le trajet du glacier d'une moraine à l'autre ne demande que quelques minutes. Il se fait ordinairement à la hauteur du pavillon qui a été construit à la lisière de la forêt. Près de là, une grotte a été creusée dans la glace. Le mouvement en avant du glacier la fait descendre chaque année de quelques mètres.

Non loin de là, toujours sur la rive gauche de l'Arve, une jolie promenade peut être faite à la *cascade des Pélerins*, au-dessus du hameau où naquit et vécut Jacques Balmat, ou encore aux *cascales du Dard* et à celle de *Folly* ou de Blaitière.

Outre le glacier des Bossons et celui des Bois, il est un troisième glacier qui descend assez bas dans la vallée et auquel on aura fort raison d'accorder une demi-journée pour en visiter la partie inférieure; nous voulons parler du *glacier d'Argentière*. Une voiture abrégera la distance jusqu'au village de ce nom.

De là, on montera à pied jusqu'aux blancs séracs que l'on voit déboucher dans la vallée comme un bataillon de blancs soldats. Ils apparaissent au sortir de l'amphithéâtre grandiose que commandent l'Aiguille Verte et l'Aiguille du Dru, au sud, et les Aiguilles du Chardonnet et d'Argentière, au nord. Si l'on traverse le glacier pour atteindre sa rive gauche, on reviendra par les chalets de Lognant.

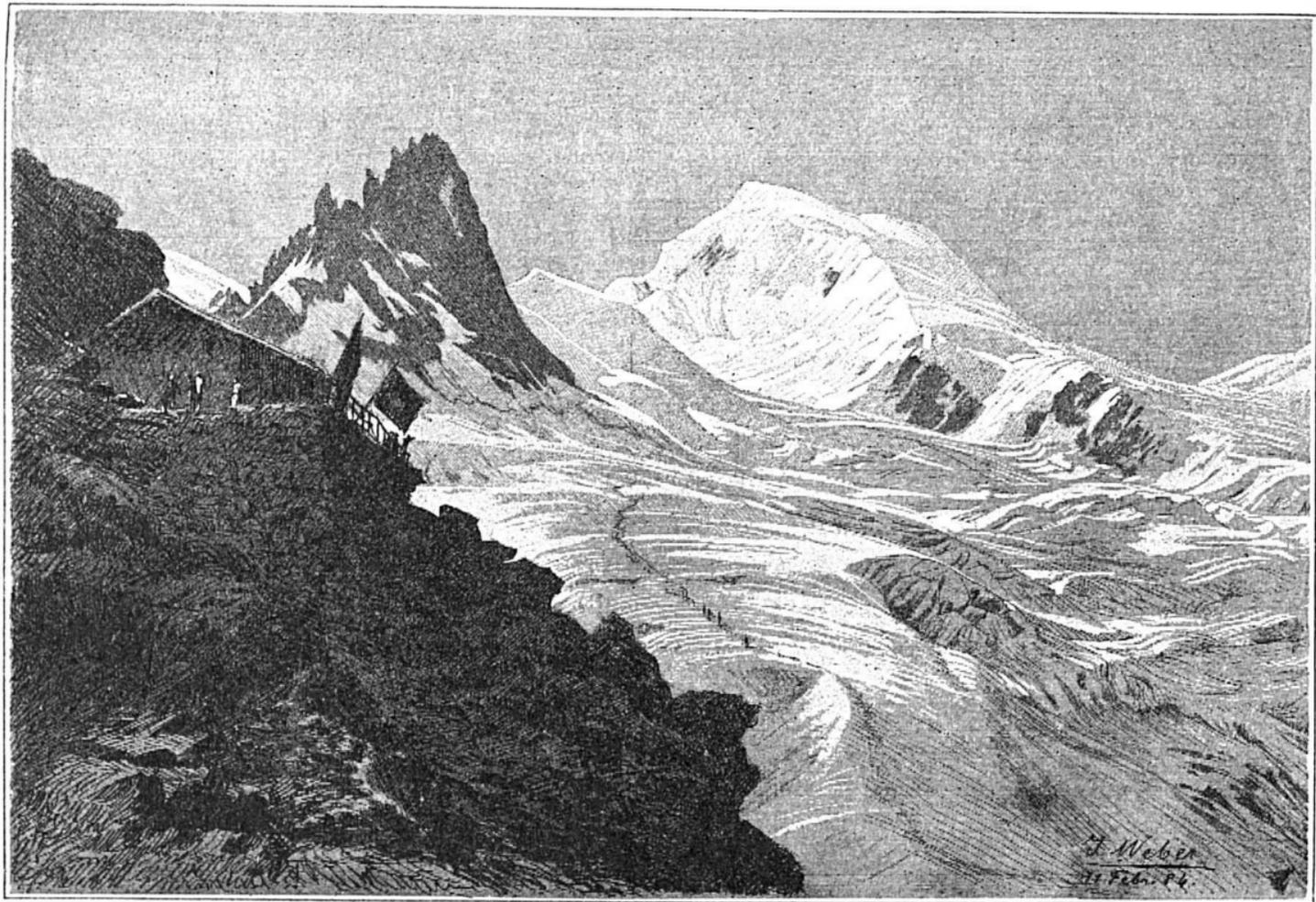
Une demi-journée sera aussi des mieux employée à visiter les *Gorges de la Diosaz*, près du village de Servoz. La Diosaz est un torrent encaissé qui descend du Buet et se jette dans l'Arve. En l'année 1873, M. le professeur Achille Cazin eut l'idée de faire construire par deux courageux ouvriers (Berthoud et Anchisi) un chemin d'un kilomètre de longueur qui longe le torrent dans des sites aussi sauvages que pittoresques. Grâce à de solides galeries, soutenues et bordées par des barres de fer, on peut remonter ce vallon de cascades en cascades, pour arriver jusqu'à un pont naturel, formé par un énorme bloc de rocher tombé entre les parois de l'abîme, au fond duquel les eaux limpides de la Diosaz se précipitent avec fracas. Un nid d'aigle existait jadis près de là. A l'entrée des gorges, le touriste aperçoit deux monuments : l'un, en granit, est le tombeau de M. Cazin, qui, par divers écrits, a fait connaître cette contrée intéressante ; l'autre a été élevé à la mémoire de M. Eschen du Holstein, qui, le 7 avril 1801, périt en tombant du Buet sur le glacier d'Entre les Eaux.

\* \* \*

**Excursions.** — Sur la chaîne qui fait face au Mont Blanc au nord, et d'où le monarque de la vallée se présente avec tout l'étonnant cortège de ses aiguilles et de ses glaciers, il est plusieurs points de vue à signaler qui sont devenus célèbres par leur réputation panoramique. C'est le cas entre autres du Brévent, de la Flégère et du Buet.

Le *Brévent* est une sommité rocheuse et dénudée, haute de 2519 m, et dont les escarpements aux lignes élancées dominent Chamonix au nord-ouest. On peut en atteindre la cime à dos de mulet, en passant par le pavillon de Bel Achat, situé près de l'arête méridionale de la montagne, et en attaquant le sommet par derrière.

Le chemin qui monte à Bel Achat et au Brévent a été récemment construit. On arrive à l'auberge (ouverte depuis la fin de mai au milieu d'octobre) en suivant 72 lacets qui serpentent





à travers les forêts puis les pâturages. A une altitude à 2126 m, on trouve une auberge propre, avec quatre lits à l'usage des voyageurs. De là, le chemin très bien tracé conduit à travers un paysage palestinien et au milieu d'un vrai cimetière de roches éboulées, jusqu'au sommet où existait autrefois un pavillon-restaurant, mais qui, à deux reprises, a été incendié par le feu du ciel. La vue dont on jouit du Brévent est une des plus belles de la contrée, car on se trouve en face du Mont Blanc, dont la chaîne admirable s'étale, au sud et à l'est, dans toute sa gloire. En regardant à ses pieds, on distingue le village de Chamonix à une distance de 1475 m de profondeur. Pour effectuer le retour, le plus court est d'atteindre le joli plateau gazonné de Plan-Praz, après avoir passé par „la Cheminée“, sentier taillé en escalier, pratiqué au nord-est du sommet. La descente est intéressante. La vue qu'on a toujours devant les yeux en abrège la longueur. De contours en contours, on arrive sous bois puis au Prieuré.

*La Flégère* est un site qui offre beaucoup d'analogie comme vue et comme chemin d'accès avec le Brévent. Du haut d'un petit plateau, à 1878 m de hauteur, au pied de l'Aiguille de la Floria, on a devant soi les blanches étendues de la Mer de Glace et des cimes qui l'entourent. On peut atteindre la Flégère à mulet, en deux heures. L'auberge en bon état a dix lits à l'usage de ceux qui veulent s'accorder le plaisir de contempler le coucher et le lever du soleil. Lorsqu'il fait beau, il monte jusqu'à 80 personnes par jour. Sur les pâturages d'alentour, un troupeau de vaches d'une cinquantaine de têtes fait entendre ses joyeuses sonneries. De la Flégère, on peut, en quatre heures, faire l'ascension de l'Aiguille de la Glière (2855 m) d'où la vue plonge sur les trois glaciers des Bois, d'Argentière et du Tour. Cette excursion permet de visiter le joli petit lac Noir.

Plus au nord, au-delà de la chaîne des Aiguilles Rouges, il faut recommander à l'attention des touristes l'ascension du *Buet* (3109 m). Elle est facile et admirablement récompensée par une vue d'ensemble sur tout le massif du Mont Blanc.

On la fait en huit heures. Les mulets peuvent monter jusqu'à Pierre-à-Bérard, grand rocher servant d'abri. De là, on gravit un sentier rapide qui serpente entre des rocs de granit et l'on parvient au sommet formé par une calotte de neige et de glace de deux cents mètres d'épaisseur. Pour le retour, on peut descendre en neuf heures sur Servoz et, de là, on est en une heure et demie à Chamonix.

Telles sont les excursions principales à faire sur la rive droite de l'Arve. Sur la rive gauche il importe de noter les suivantes :

1<sup>o</sup> Le *Montenvers* et à la *Mer de Glace*. On peut y monter en deux heures et demie en suivant l'ancien „sentier des crystalliers“, aujourd'hui excellent chemin communal, qui fut élargi et amélioré quelques temps après l'annexion de la Savoie à la France, lors de la visite que fit Napoléon III. Le Montenvers se trouve au pied des Aiguilles du Charmoz et de Grépon et en face de la majestueuse Aiguille du Dru. C'est une croupe arrondie et gazonnée, ombragée par les sapins et les mélèzes, et sur laquelle on a élevé diverses constructions : un chalet (qui fut la première auberge bâtie en 1834), un pavillon de pierre avec l'inscription : *A la nature* et un grand Hôtel qui a été inauguré en 1880. Depuis ce vaste édifice, le voyageur doit descendre pour s'approcher du glacier. Il passe près d'une sorte de caverne naturelle formée par des blocs éboulés, connue sous le nom de „Pierre aux Anglais“. C'est là que MM. Windham et Pocke passèrent la nuit en 1740. Le trajet du glacier n'offre aucun danger. Au besoin, les dames pourront se laisser envelopper leurs bottines de chaussettes de laine, afin d'éviter les glissades, et les guides de service leur serviront d'escorte. En une demi-heure, on peut atteindre la moraine orientale, que l'on quitte plus bas, pour suivre aux flancs des rochers un sentier très nettement taillé et bordé de tiges de fer, qui ne mérite plus le titre de „mauvais pas“, dont on l'a sinistrement baptisé. Une fois ce pas franchi, on se reposera peut-être volontiers sous les rochers du „Chapeau“. (où se blottit

un pavillon-restauration, pour admirer la beauté de ce point de vue. La rentrée à Chamonix peut se faire en deux heures, en suivant sous la forêt un ravissant chemin, aux échappées des plus pittoresques, passer par le petit hameau du Lavancher et atteindre la grande route. Les mulets que l'on a renvoyés en arrivant au Montenvers peuvent revenir au Chapeau à la rencontre de leurs cavaliers. On peut se faire une idée de l'effroi naïf que les hauteurs inoffensives et l'accès du Montenvers causaient autrefois, quand on saura qu'en 1810, lorsque l'impératrice Joséphine eut le courage inouï d'y monter, elle se fit escorter, elle et les dames de sa suite, par soixante-huit guides et porteurs !!

2<sup>o</sup> *Le Jardin* (2997 m). — On appelle de ce nom une esplanade triangulaire tout entourée de neige et de glace, située comme une oasis verdoyante, au milieu du glacier de Talèfre (un des affluents de la Mer de Glace). On dirait un autel se dressant au centre d'une basilique blanche, dont les colonnes sont les aiguilles d'alentour et le plafond, la voûte azurée du ciel. De cet îlot de granit tapissé de fleurs et de gazon, défendu à sa base par des moraines grises, ont joui d'une vue grandiose qu'il est facile de se représenter en jetant un simple coup d'œil sur la carte. Ce point de vue célèbre sert de point de départ pour diverses ascensions. On y parvient en sept heures et demie depuis Chamonix. Il va sans dire que la course sera moins fatigante si l'on va prendre gîte au Montenvers.

3<sup>o</sup> *A Pierre pointue, Pierre-à-Echelle et aux Grands Mulets*. — Si du Montenvers il était possible de suivre un sentier de hauteur, pareil à celui qui a été tracé sur l'autre versant de la vallée, entre la Flégère et Plan-Praz, on ferait presque horizontalement, par les pâturages de la Tapiaz, un chemin de retour à Chamonix, qui serait aussi intéressant que varié d'aspect. Il se fera certainement un jour et permettra aux touristes de se rendre directement de Montenvers à Pierre pointue, c'est-à-dire de la rive gauche de la Mer de Glace à la rive droite du glacier des Bossons. — Pierre

pointue (2049 *m*) et Pierre-à-Echelle (2411 *m*) sont deux stations d'arrêt qui se trouvent sur le chemin de la célèbre cabane des Grands Mulets et par conséquent sur la principale route d'ascension au Mont Blanc. On compte trois heures de Chamonix pour atteindre la terrasse du payillon de Pierre pointue. De là, le regard embrasse un vaste horizon de montagnes, depuis le Col de Balme au Mont Charvin, près d'Annecy. Mais la vue qui attire le plus est celle des hauts nés du Mont Blanc et surtout celle du glacier des Bossons dont on est très rapproché et qui se voit ici aux deux tiers de sa hauteur. Avant d'opérer sa cataracte majestueuse dans la vallée, une énorme saillie de rocher soulève sa carapace blanche, ridée par de nombreuses crevasses. A l'extrémité de la terrasse, commence le sentier de Pierre-à-Echelle, taillé en corniche le long du précipice. Arrivé au glacier, on y pose le pied et, en deux heures, on atteint les Grands Mulets, après avoir côtoyé et franchi, „à la jonction“ des deux glaciers, un dédale de crevasses et de séracs, dont la présence plus ou moins tourmentée constitue les seules difficultés de l'ascension. A la cabane des Grands Mulets (dont nous entretiendrons le lecteur plus loin et plus en détail), on trouve tout ce qui peut être nécessaire comme gîte et comme nourriture. — Au retour, on fera peut-être bien, pour varier l'itinéraire, de prendre depuis Pierre pointue les versants gazonnés et les moraines du glacier des Pélerins sur le Plan de l'Aiguille ou la Tapiaz. Là, au pied des masses énormes des Aiguilles du Plan et du Midi, la vue s'étend jusqu'à l'Oberland bernois d'une part et jusqu'au Dauphiné de l'autre.

4<sup>o</sup> *Le tour du Mont Blanc* est une course fort intéressante et sans difficulté. Elle demande quatre à cinq jours. On peut l'effectuer dans plusieurs de ses parties à dos de mulet ou en voiture. Quand la science aura résolu le difficile problème des voyages aériens et de leur direction, il n'y aura pas de plus belle course à faire que de s'accorder le plaisir, en se tenant à 2000 ou 3500 *m* d'altitude, d'inspecter le massif du Mont Blanc dans tout son pourtour extérieur. En

se dirigeant d'abord vers le sud, au-dessus du Col de Voza, on passera au-dessus de la vallée de Montjoie, en face des glaciers de Miage et de Trélatête. On tournera vers l'est au-dessus des Cols du Bonhomme et de la Seigne, pour planer sur l'Allée Blanche et le Val Ferret, en saluant à ses pieds les villages d'Entrèves et Courmayeur et à sa gauche les flancs hérissés du Mont Blanc. On passera plus loin au-dessus du Col Ferret (près du Grand St-Bernard) pour se diriger au nord sur Orsières et Martigny, en contemplant à sa gauche, du Mont Dolent à la Pointe d'Orny, les étincelantes blancheurs des glaciers de Laneuvaz, de Saleinaz et d'Orny. De là, les heureux voyageurs pourront se faire descendre dans les prairies qui entourent le Prieuré de Chamonix, après avoir franchi les Cols de la Forclaz, de Balme ou des Montets. —

\* \* \*

**Premières Ascensions.** Toutes les cimes du massif du Mont Blanc, même celles qui passaient jadis pour inaccessibles, ont été gravies dans la seconde moitié de ce siècle. Sans entrer dans des détails qu'on trouvera dans les publications spéciales et alpinistes, nous devons au moins rappeler ici quelques-unes des principales ascensions et les noms de ceux qui les ont faites pour la première fois.

**Massif central.** L'*Aiguille du Grépon* (2866 m) a vu son premier vainqueur en la personne de M. Dunot (français), en septembre 1884, accompagné des guides François et Gaspard Simond et Aug. Tairaz. L'assaut fut donné à la montagne du côté de l'Aiguille de Blaitière. — L'*Aiguille du Charmoz* (3442 m). Première ascension : M. Marmeret (anglais) avec les guides suisses Burgener, le 3 août 1881. M. Dunot fit plus tard la même ascension, avec trois guides, mais en prenant la cime d'un autre côté. — L'*Aiguille de Blaitière* (3533 m). La cime de gauche qui est la plus haute a été atteinte en premier lieu par M. Charlet-Straton. — L'*Aiguille du Plan* (3673 m). Première ascension : M. Eccles (anglais),

juillet 1871. — Le *Col du Plan*: M. et Mme. Millot, août 1873, guidés par Henri Devouassoux et Michel Balmat. — L'*Aiguille du Midi* (3843 m). Première ascension: M. Fernand de Bouillé, le 5 août 1856, avec les guides Ambroise et Jean Simond, Alexandre Devouassoux, Michel Coutet, etc. Le col de cette aiguille a été gravi pour la première fois le 6 août 1868 par le couloir de gauche (en regardant la montagne depuis Chamonix) par M. Briquet de Genève avec les guides Ad. Folliquet, Jean et Michel Balmat. — L'*Aiguille du Géant* (la plus haute pointe): M. Graham, septembre 1882, avec Alphonse Payot et Aug. Cupelin. M. Cellot fit la première ascension de l'Aiguille moins élevée. — Le *Mont Mallet* (3980 m): M. Wolkott avec Jean Pierre Cachat et Melchior Anderegg (suisse). — Les *Grandes Jorasses*: M. Whymper avec Michel Croz, Christian Almer et Biener atteignit depuis Courmayeur la pointe la moins élevée (3272 m). La plus haute (4206 m) fut gravie le 30 juin 1868 par M. Walker. Le col eut pour premier vainqueur M. Willy, le 9 septembre 1864, avec Fréd. Payot. — L'*Aiguille du Moine*: M. et Mme. Charlet-Straton et M<sup>lle</sup>. Lewis Loyd avec Joseph Simond. — L'*Aiguille de Trélaporte*: M. Straton, avec Pierre Charlet et Jean Pierre Cachat au mois d'août 1886. — Le *Col des Hirondelles*: MM. Kennedy, Marshall et Michel, Lecestiven et Loppé, le 20 juillet 1873, avec H. Devouassoux et les deux frères Almer. — Le *Col de Rochefort* et l'Aiguille de ce nom: M. Ecles avec Alph. Payot.

**Massif septentrional.** L'*Aiguille Verte* (4127 m). La première ascension en fut faite le 28 juin 1865 par M. Whymper accompagné de Christian Almer et Biener (suisses). — L'*Aiguille d'Argentière* (3901 m): MM. Whymper et Reilly en 1864 avec Michel Croz, Henri Charlet et Michel Payot. — L'*Aiguille de Léchaux* (3780 m): MM. Marshall et Kennedy le 14 juillet 1872. — L'*Aiguille du Tour Noir* (3843 m): M. Emile Javelle, en 1876. — L'*Aiguille du Chardonnet* (3823 m): M. Robert Fowler, le 20 septembre 1865, avec Michel Ducroz et Michel Balmat. — L'*Aiguille du Dru* (3815 m): M. Charlet, le 29 août 1879, avec Prosper Payot et Fréd. Folliquet. Un

peu plus tard M. Dunot avec Frank Simond et Emile Rey. — Le *Mont Dolent* (3820 m): MM. Whymper, Reilly et Adams, en juillet 1864, avec Michel Croz, Michel Payot et Henri Charlet. Le col fut franchi le 26 juin 1865 par M. Whymper. — L'*Aiguille du Triolet* (3879 m): M. Eccles, avant l'année 1877. — Le *Col de Laneuwaz* par M. Alb. Guard le 17 septembre 1876. — Le *Col des Grands Montets*, par MM. Adams, Reilly, Brindam et Robinson, en juillet 1855, avec Venance Balmat et Alexandre Fontaine. — Le *Col de Talèfre*: M. Abercromby, le 22 août 1873. — Le *Col du Tour*: M. Kiplatchatman et G. U. Aeurd, le 12 juillet 1853, avec Jean Baptiste Croz.

**Massif méridional.** Le *Mont Blanc* (4810 m) par Jacques Balmat, âgé de 24 ans, et le Docteur Paccard, le 8 août 1786, — L'*Aiguille de Trélatête* (3932 m): MM. Whymper et Reilly, le 12 juillet 1864. — L'*Aiguille de Bionnassay* (4061 m): MM. Macdonald et Edward Buxton, avec Michel Payot. — L'*Aiguille du Miage* (3688 m): M. Macdonald avec Jean Baptiste Croz, le 25 juin 1862, par le glacier de Trélatête. — Le *Col du Dôme*: MM. A. Adams, Whymper, Reilly et Birbeck avec Michel Croz et Michel Payot, en juillet 1864. En sens inverse, par MM. Crauford Grave, Macdonald et E. Buxton, le 6 août 1865, avec Jean Pierre Cachat et deux guides suisses.

**Aux Aiguilles Rouges.** L'*Aiguille du Pouce*: MM. Poncin avec Fréd. Payot et Gaspard Simond, le 4 août 1887. — La *Persévérance*: M. et Mme. Charlet-Straton avec Joseph Simond, en 1874. — La pointe voisine du *Pain de Sucre*: M. Martin avec Michel Balmat et Michel Devouassoux, en août 1867.

Comme on peut le constater, par les noms des sommités qui précèdent, le massif du Mont Blanc est le pays des „*Aiguilles*,“ tandis qu'ailleurs ce sont des „*dents*“ (Suisse française), des „*Horn*“ (Oberland bernois) et des „*piz*“ (Grisons).





## Guides, Cabanes et Glaciers.

---

*Il n'est pas de plus sûr pourvoyeur de crevasses que celui qui se prétend guide et n'est qu'un ignorant.*

La „compagnie des guides“ de Chamonix est un corps bien organisé et absolument respectable. Comme dans les principales stations alpestres de la Suisse, nul ne peut prétendre au titre de guide sans avoir fait ses preuves et subi un examen. Pour entrer dans cette vaillante confrérie, il faut, à Chamonix, être français et être âgé d'au moins 23 ans. Le maximum d'âge est de 55 à 60 ans, à la condition que les aptitudes physiques et morales soient garanties par un certificat officiel. Tout candidat à cette profession doit se faire inscrire au bureau du „Guide-Chef“, en payant une contribution d'entrée, qui l'autorise à accompagner à titre de volontaire, une caravane d'ascensionnistes. Pour être admis au titre de „guide“, il doit être jugé suffisamment instruit, d'une moralité notoire et se présenter devant une commission d'examen présidée par le sous-préfet du Département.

La compagnie des guides nomme tous les deux ans son Conseil d'administration appelé à délibérer sur toutes les questions intéressant l'association. Celle-ci a pour agent un guide-chef et, comme suppléant, un sous-guide-chef, ayant tous deux leur résidence à Chamonix. Un bureau, ouvert du 15 avril au 1<sup>er</sup> novembre, est à l'usage des voyageurs en vue de l'organisation des courses et ascensions et pour fournir tous les renseignements désirables. Il reçoit, il va sans dire, les observations ou les plaintes. Il tient à jour un registre des courses

faites, ainsi qu'un livre d'ordre pour la désignation des guides et porteurs.

Dans la règle, chaque guide fait son service à tour de rôle. La liberté de choix est cependant admise de la part du touriste dans certains cas spéciaux : lorsqu'il s'agit de courses extraordinaires ou de recherches scientifiques, de dames seules, de membres du club alpin ou de touristes qui justifieraient avoir été déjà accompagnés par le guide qu'ils souhaitent, etc. Tout guide auquel il arriverait de se présenter ou de faire son service en état d'ivresse est condamné, pour la première fois, à perdre un tour de rôle et, pour la seconde, à être rayé du rôle. Chaque année, il est délivré aux guides en exercice une carte constatant leur inscription régulière dans le registre de la Compagnie. Cette carte doit être présentée chaque fois que la demande en est faite soit par un voyageur, soit par un représentant de l'autorité.

Les courses sont classées en deux catégories : les courses *ordinaires* et les courses *extraordinaires*. Au nombre de celles-ci sont rangées, il va de soi, celle au Mont Blanc, celles qui ont pour but les cimes ou les cols de la chaîne principale, dont la hauteur excède 3300 m, les glaciers supérieurs et toutes les expéditions lointaines en dehors de la vallée. Si l'ascension au Mont Blanc est projetée par un seul voyageur, le guide-chef lui fournit trois guides au moins ou deux guides et un porteur. S'agit-il de deux voyageurs ? Il faut quatre guides ou trois guides et deux porteurs. Pour chaque ascensionniste en sus on ajoute un guide. Le mauvais temps ou l'épuisement obligent-ils à rétrograder ? Les frais sont réglés d'après un tarif spécial. Le pris de chaque course est du reste débattu à l'avance de gré à gré.

Les voyageurs arrivant à Chamonix des autres départements français ou des pays environnants, avec des guides de leur choix (ceux de Martigny, Vernayaz, Salvan et Fins-Haut exceptés), pourront les conserver, sauf à ceux-ci de s'adjoindre à Chamonix le nombre de guides réglementaires pour les courses réputées dangereuses.

Quant aux montures, elles sont astreintes aussi à un tour de rôle. Au mois de mai, il est fait une inspection officielle de tous les mulets et de leurs harnais.

Comme on le voit, la compagnie des guides de la vallée de Chamonix est digne de confiance. Elle se compose de 200 à 250 hommes robustes et intelligents dont quelques-uns ont fait — comme Michel et Frédéric Payot et Ed. Cupelin, — plus de 50 fois l'ascension du Mont Blanc. Il en est qui ont conduit des voyageurs dans des pays fort lointains. Le jour où nous commençâmes nos courses autour de Chamonix avec l'excellent guide François Devouassoux, celui-ci, quelques jours auparavant, revenait de l'Ararat et des monts du Caucase. Les années précédentes il avait été en Espagne, en Grèce, en Egypte, en Syrie, en Palestine, jusque dans la Mésopotamie, pour revenir en automne dans la vallée „gouverner“ son bétail sous son chalet des Barats. Michel Payot a joué de la corde et du „piolet“ dans les Alpes françaises, italiennes et tyroliennes, jusque dans l'Amérique septentrionale. Henri et Michel Devouassoux ont gravi les hauteurs de l'Ecosse et de l'Angleterre. Frédéric et Alphonse Payot ont dirigé plus d'une ascension sur les cimes des Alpes suisses, de l'Italie et de la France.

Lors de l'inauguration du monument de Saussure, le corps des guides de Chamonix, représenté par cinquante des plus anciens, fut appelé à faire partie du cortège. Ceux qui ont vu passer ces vétérans de la montagne dans leur pittoresque costume, précédés de leur doyen d'âge qui tenait à la main, avec une solennité touchante, le long bâton qui servit à Balmat dans ses glorieuses ascensions, auront eu peine, nous en sommes sûr, de retenir une bien naturelle émotion. C'est que ces vieux montagnards — dont plusieurs avaient vu la mort de près et sauvé plus d'une vie, — éveillaient, en les voyant passer dans leurs habits sombres et leurs guêtres de laine, avec leurs cordes et leurs piolets usés à la peine, leurs visages énergiques couronnés de cheveux blancs, tout un monde de touchants souvenirs faits de courage et d'amitié, de poésie et de dévouement.

Il est une page de Töpffer qu'on nous permettra sans doute de citer ici pour terminer sur ce sujet. „En vérité, écrit le spirituel écrivain genevois, dans le récit de son *voyage autour du Mont Blanc*, ce serait sottise que de se priver pour quelque motif de minime économie de l'avantage d'avoir un guide de Chamonix ; car d'avance on peut compter que ce guide sera expérimenté, rempli de complaisance, exempt de hâblerie, décent de ton et de manières, et sachant fort bien ce que comporte sa responsabilité et comme guide et comme membre d'un corps qui tient à sa bonne réputation. L'organisation de ce corps, outre qu'elle assure aux étrangers les garanties qu'ils ont droit de réclamer de la part de ceux qui s'offrent à les guider dans les passages difficiles des Alpes, les a délivrés de ces obsessions auxquelles ils étaient autrefois en butte de la part de guides-marrons, une et deux journées déjà avant d'arriver au Prieuré.

Ces guides de Chamonix, — parmi lesquels vivent encore toutes les traditions de de Saussure, et qui doivent principalement aux savants de Genève, avec lesquels ils ont été particulièrement en contact, l'esprit d'instruction et le tact des bonnes manières, — sont, au fait, d'agréables compagnons de voyage tout autant que des guides excellents, et il faudrait être soi-même bien dépourvu de curiosité ou bien mal à propos dédaigneux pour s'ennuyer dans leur compagnie. Instruits de tout ce qui concerne les montagnes, causant bien et avec sens, comme tous les Savoyards, riches d'aventures à conter, et, au demeurant, observateurs par état, il n'y a sorte d'intéressantes choses que l'on ne puisse tirer d'eux, et nous sommes de ceux qui trouveraient leur conversation toute seule achetée à très bon compte au prix de six francs par jour.“

\* \* \*

**Les Cabanes.** — Le massif du Mont Blanc compte, à une altitude dépassant 2000 m, huit refuges :

1<sup>o</sup> La *cabane d'Orny*, sur terre valaisanne, construite par le Club alpin suisse, a deux compartiments.

2<sup>o</sup> La *cabane de Béranger*, près de la Mer de Glace, quand on se rend au „jardin“, a été bâtie par le détenteur de l'Hôtel du Montenvers.

3<sup>o</sup> Le *pavillon de Pierre pointue*, sous la base septentrionale de l'Aiguille du Midi, a été agrandi en 1866 et en 1873.

4<sup>o</sup> La *cabane du Géant*, sur le versant méridional, se compose de deux chambres : une vieille et une neuve. Celle-ci a été bâtie en 1886. Propriétaire : le Club alpin italien.

5<sup>o</sup> La *cabane de l'Aiguille du Midi* a été construite, vers 1875, par le même club; mais la glace et la neige l'ont envahie.

6<sup>o</sup> La *cabane de l'Aiguille du Goûter* élevée par les soins des guides de Chamonix se compose d'une chambre, où l'on trouve avec des couvertures, les ustensiles nécessaires pour un repas.

7<sup>o</sup> Le *refuge des Aiguilles Grises*, au haut du glacier du Miage, à l'ouest du Mont Blanc.

Enfin 8<sup>o</sup> la reine des cabanes: celle des *Grands Mulets*, située à 3050 *m* sur l'esplanade d'un roc pyramidal qui se dresse comme un flot noir entre le glacier des Bossons et celui de Tacconnaz.

Le refuge des **Grand Mulets** se compose de deux petites maisons, dont la plus ancienne sert aux guides et l'autre aux voyageurs. Celle-ci compte une cuisine et deux chambres avec de très bons lits. Ce refuge ne fut à l'origine qu'un très modeste abri, sans aucune prétention de confort. De Saussure, en 1786, installa le premier à la base du rocher une petite cabane qui ne résista pas longtemps aux orages. En 1844, on en voyait encore quelques restes. Vers 1850, comme le nombre des ascensions au Mont Blanc allait toujours en augmentant, les guides de Chamonix décidèrent de se mettre en frais pour bâtir quelque chose de solide sur l'esplanade qui est adossée au dernier piton du rocher. Construite en bois de sapin, doublée d'un mur extérieur en pierres sèches, cette cabane était éclairée par deux fenêtres et chauffée par un poêle. Sa longueur était de 4 *m* 25 sur 2 *m* de largeur. Le jour de son inauguration (le 21 septembre 1853) il y eut fête, avec cinquante personnes à loger.

„La nuit venue, on fit d'abord sortir le banc et la table, — raconte M. Ch. Durier dans son bel ouvrage sur le Mont Blanc, — puis les personnes de plus de distinction allèrent s'asseoir à terre, tout au fond, le dos au mur; une seconde file prit place entre leurs jambes, et ainsi de suite jusqu'à la porte. Les derniers donnèrent de la peine, et il fallut forcer un peu pour faire tenir tout le monde. La porte alors fut fermée, fermées les fenêtres; quelqu'un réussit à mettre du bois vert dans le poêle;

cinquante pipes s'allumèrent à la fois, et la soirée commençait au milieu de la plus franche gaieté, quand survinrent une suffocation générale et un larmoiement universel. Au lieu d'opérer un tirage quelconque, le poêle envoyait sa fumée rejoindre dans la pièce la fumée des pipes. Les guides seuls se délectaient dans cette atmosphère; ils avaient chaud. Sur la menace de briser les vitres, ils se résignèrent enfin à donner de l'air et la fête reprit son entrain."

En 1859, on constate l'insuffisance de cette cabane et on en bâtit une nouvelle un peu plus bas, sur une terrasse consolidée sur la pente nord des éboulis. En 1866, on y ajoute trois compartiments, dont l'un sert de salle commune (cuisine et séchoir) et les deux autres sont affectés aux voyageurs. L'ancienne cabane fut réservée aux guides. Tous les matériaux furent transportés à dos de mulets jusqu'à Pierre-pointue et, de là, à dos d'hommes. Le transport de la charpente, pour une cabane longue de 52 pieds, nécessita plus de 400 voyages et les frais furent payés par la compagnie des guides. Prix de location : 5000 francs par an.

Il est inutile de décrire l'impression qu'on éprouve à trouver à une pareille hauteur et au milieu de ces solitudes glacées un confort semblable. Les chambres sont parquetées; les cloisons joignent bien; le toit est imperméable; les lits sont bons et les casiers de la cave renferment même du Champagne! Une cuisinière passe l'été en permanence dans ce poste solitaire. C'était en 1887, Marie Tairaz, qui occupait depuis 14 ans déjà cette position aussi utile qu'élevée. Chacun s'accorde à affirmer que cette vestale des blanches solitudes et des bouillons restaurateurs s'acquitte avec beaucoup de soins de ses devoirs hospitaliers.

Cette femme du devoir n'est du reste pas absolument seule, même quand elle ne reçoit la visite d'aucun voyageur. Il existe d'autres êtres vivants que Marie Tairaz aux Grands Mulets. Outre un petit chien de garde, il y a là-haut — qui le croirait? — des souris, sorte de campagnols dont on aperçoit parfois les traces sur le glacier, depuis Pierre-à-Echelle jusqu'à la cabane. Il y a aussi des choucas ou corneilles à bec jaune, des moineaux des neiges, des pics de murailles, de temps à autre, quelque papillon trop téméraire ou chassé par le vent, des araignées, des mouches et, quelquefois, des chamois. De son côté, la végétation n'est pas encore tout à fait morte sur ces rochers. Si Marie Tairaz ne peut se

distraire en soignant de beaux et bons légumes, en revanche elle peut montrer aux botanistes 24 espèces de phanérogames (dont une: *avena subscata*, particulière à cette région), 58 cryptoganes cellulaires dont 26 mousses, 2 hépatiques à 30 lichens, appartenant aux saxicoles. (Voir pour la flore, la minéralogie et l'histoire naturelle de la vallée de Chamonix, les brochures de M. Venance Payot.)

Ajoutons enfin que, sous le toit des Grands Mulets, existe depuis 1861 un „Livre des étrangers“ qui, comme tous ses semblables, renferme le plus curieux mélange de choses intéressantes et de choses ineptes. En refermant ce registre, on constate sans grand étonnement que la bêtise humaine, hélas! peut dépasser toutes les altitudes et qu'il n'est pas monté rien que des gens de cœur et d'esprit aux Grands Mulets.

\* \* \*

**Les Glaciers de la vallée de Chamonix.** — M. de Saussure parlant des glaciers dont il eut à franchir les blancs espaces, lors de sa célèbre ascension, décrit ainsi le spectacle qui s'offrit à ses yeux :

„Nous entrâmes, dit-il, sur le glacier de la Côte, vis-à-vis des blocs de granit à l'abri desquels nous avions dormi; l'entrée en est très facile, mais bientôt après l'on s'engage dans un labyrinthe de rochers de glace séparés par de larges crevasses, ici, entièrement ouvertes, là, comblées en tout ou en partie par des neiges qui souvent forment des espèces d'arches, évidées par dessous, et qui cependant sont quelquefois les seules ressources que l'on ait pour traverser ces crevasses; ailleurs, c'est une arête tranchante de glace qui sert à les franchir. Dans quelques endroits, où les crevasses sont absolument vides, on est réduit à descendre jusqu'au fond et à remonter ensuite le mur opposé, par des escaliers taillés avec la hache dans la glace vive. Mais nulle part on n'atteint ni ne voit même le roc; le fond est toujours neige ou glace et il y a des moments où, après être descendu dans ces abîmes, et entouré de murs de glace presque verticaux, on ne peut pas se figurer par où l'on en sortira.“

Depuis que le savant explorateur genevois a écrit ces lignes, les lois de formation et de développement des glaciers ont fait l'objet d'études et d'observations consciencieuses. On sait aujourd'hui qu'ils marchent et que, suivant les successions d'années chaudes ou froides, leur limite frontale se retire ou s'avance. Le grand naturaliste vaudois, Louis Agassiz, en étudiant de près ce genre de phénomènes sur les glaciers de

# L'EUROPE ILLUSTRÉE.

## Europäische Wanderbilder. ||| Illustrated Europe.

La Collection de «L'EUROPE ILLUSTRÉE» est en vente dans toutes les librairies du continent et il s'en trouve des dépôts principaux dans les villes suivantes :

**Allemagne.** Aix-la-Chapelle, Altona, Ansbach, Arnberg, Arnstadt, Aschaffenburg, Aschersleben, Augsburg, Bamberg, Barmen, Bayreuth, Berlin, Biberach, Bielefeld, Bonn, Brandenburg, Brunswick, Brême, Breslau, Bromberg, Bruchsal, Bunzlau, Cannstatt, Carlsruhe, Cassel, Charlottenbourg, Chemnitz, Coblenze, Cobourg, Cologne, Constance, Crefeld, Creuznach, Coulmbach, Dantzic, Darmstadt, Dortmund, Dresde, Duisbourg, Duren, Dusseldorf, Eisenach, Elsenach, Elberfeld, Ems, Erfurt, Erlangen, Essen, Francfort s/M., Francfort s/O., Freiberg, Fribourg en/Br., Friedrichshafen, Fulda, Furth, Gera, Giessen, Glogau, Gœrlitz, Gotha, Gœttingue, Greifswalde, Halberstadt, Hall, Halle s/Saale, Hambourg, Hannover, Heidelberg, Heilbronn, Ingolstadt, Iserlohn, Kaiserslautern, Kempten, Kiel, Königsberg, Kœthen, Landau, Landshout, Lelpsic, Liegnitz, Lindau, Lubeck, Ludwigslust, Magdebourg, Mayence, Mannheim, Marbourg, Marlenbourg, Meerane, Meiningue, Mersebourg, Metz, Minden, Mulhouse, Munich, Münster, Naumbourg, Neisse, Neustadt s/Haardt, Neuwied, Nordhausen, Nœrdlingen, Nuremberg, Offenbach, Oldenbourg, Osnabruck, Passau, Pforzheim, Posen, Potsdam, Pyrmont, Ratibor, Ratisbonne, Reutlingen, Rostock, Saalfeld, Saarbrücke, Salzingen, Salzwedel, Schleswig, Schmalkalde, Schwerin, Sigmaringue, Sondershausen, Spire, Staßfurt, Stettin, Stralsound, Strasbourg, Stuttgart, Thorn, Trèves, Tubingue, Ulm, Welmarr, Wernigerode, Wesel, Wetzlar, Wiesbade, Wismar, Wittenberg, Wolfenbittel, Wunsiedel, Wurzburg, Zwickau.

**Autriche-Hongrie.** Agram, Arco, Bozen, Bregenz, Brizen, Budapest, Bradwels, Carlsbad, Cracovie, Cilli, Czernowitz, Feldkirch, Fiume, Gmunden, Görz, Gratz, Innsbruck, Klagenfurt, Lemberg, Linz s/Danube, Marlenbad, Meran, Oedenbourg, Olmutz, Pilsen, Prague, Pressbourg, Salzburg, Steler, Stuhlwelssenbourg, Tepiltz, Triente, Trieste Troppau, Vienne, Znaim.

**Suisse.** Aarau, Aigle, Airolo, Aubonne, Bade, Bâle, Bellinzzone, Berne, Bex, Berthoud, Bienna, Boudry, Bulle, Cernier, Château d'Oex, Chaux-de-fonds, Clarenz, Colre, Davos, Délémont, Estaveyer, Fleurier, Frauenfeld, Fribourg, Genève, Glaris, Interlaken, Laufenbourg, Lausanne, Lenzbourg, Liestal, Locarno, Locle, Lucerne, Lugano, Meyringen, Montreux, Morat, Morges, Moudon, Moutier, Neuchâtel, Notre-Dame des Ermites (Einsiedeln), Nyon, Olten, Orbe, Payerne, Porrentruy, Poschlaro, Rhinfelden, Richterswall, Rolla, Romont, Schaffhouse, Schouls, Schwyz, Sion, Soleure, Stans, St-Croix, St-Gall, St-Imier, St-Moritz, Thalwell, Thousis, Thoune, Vevey, Villeneuve, Wädenswyl, Winterthur, Yverdon, Zofingue, Zoug, Zurich.

**France.** Ajaccio, Alger, Angers, Annecy, Avallon, Bar-le-Duc, Belfort, Besançon, Bordeaux, Boulogne s/Mer, Bourges, Bourg-en-Bresse, Caen, Cambrai, Castres, Châlons s/Baône, Chembéry, Charleville, Chartres, Clermont-Ferrand, Cognac, Compiègne, Dijon, Dôle, Epernay, Epinal, Evreux, Grenoble, Hâvre, Honfleur, Langres, Laon, Lons-le-Saulnier, Luneville, Lyon, Macon, Mans, Marseille, Melun, Menton, Montauban, Mont-de-Marsan, Montdidier, Nancy, Nice, Nîmes, Orléans, Paris, Poitiers, Reims, Rouen, St-Etienne, St-Quentin, Saumur, Toul, Toulon, Tours, Valenciennes, Versailles, Vesoul.

**Belgique.** Anvers, Bruxelles, Gand, Liège, Ostende. **Luxembourg.** Luxembourg.

**Suède et Norvège.** Gothenbourg, Lund, Stockholm, Upsala, Christiania, Trondhjem.

**Grande Bretagne.** Aberdeen, Birmingham, Bradford, Cambridge, Cheltenham, Edimbourg, Hull, Lewes, Liverpool, Londres, Manchestre, Oxford, Reading, Sheffield.

**Italie.** Alexandrie, Ascone, Asti, Bellaggio, Bologne, Casale, Come, Florence, Gênes, Livourne, Milan, Naples, Novare, Padoue, Palerme, Pise, San Remo, Trévise, Turin, Venise, Vérone.

**Hollande.** Amsterdam, Arnheim, Groningen, La Haye, Haarlem, Leeuwarden, Leyden, Nijmegen, Rotterdam, Utrecht.

**Russie.** Dorpart, Libau, Mitau, Moscou, Odessa, St-Pétersbourg, Reval, Riga, Varsovie, Wilna.

**Danemark.** Copenhague. **Espagne.** Barcelone, Madrid. **Portugal.** Lisbonne.

**Roumanie.** Boucarest. **Turquie.** Constantinople. **Grèce.** Athènes.

**Etats-Unis.** Baltimore, Boston, Buffalo, Chicago, Cincinnati, San-Francisco, St-Louis, Milwaukee, Nouvelle Orléans, New-York, Philadelphie, Mexique.

**Amérique du Sud.** Buenos-Ayres, Rio de Janeiro, Santiago, Valparaiso, Lima, Montevideo.

